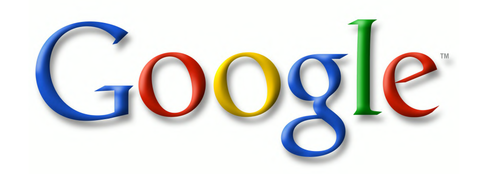





I
1700.
TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Dans le Cat. du Catalogue de C. Leber I, n° 2488 on trouve:

„ Le sot vangé (sic), ou la Classe-
„ - rouzi - ftiou - titare; comédie (farce).
„ S. d., pet. in-fol.
„ ms du dernier siècle.„

— Voir le Cat. de Pixerécourt, n° 1524.

par l'abbé Bordelon
E. O.

LE SUPPLEMENT DE TASSE ROUZI FRIOU TITAVE. AUX FEMMES. OU AUX MARIS, POUR DONNER A LEURS FEMMES.



A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, à l'entrée du Quai de Gévres, du côté du Pont au Change, au Paradis.

M. DCCXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PRE'FACE.

ON va dire, sans doute, que voila un titre de Livre bien étrange: *Le Supplément de tasse rouzi friou titave!* Qu'est-ce qu'on peut attendre d'un tel Ouvrage? s'écriera-t-on. Je ne voi pourtant pas qu'il soit fort difficile d'en deviner le dessein, pour


I
1700.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





Et les dire ; autrement, ma foi,
Les coups retourneroient ſur toi.

LUBIN.

Ah ! Je veux donc bien les apprendre,
Avant que de rien entreprendre.

M. RAGOT.

Oui, car il les faut prononcer
Auparavant que commencer.

LUBIN.

Elle va revenir ; je meure :
Apprenez-les moi tout-à-l'heure,
Et nous allons dans un moment
Voir un diable de changement,
Pour elle & pour moi fort riſible ;
Si le ſecret eſt infaillible,
Je ne vous épargnerai rien ;
Prenez mon honneur & mon bien,
J'ai fort peu de l'un & de l'autre,
Mais diſpoſez comme du vôtre.

M. RAGOT.

Va, je ne te demande rien ;
Voici les mots ; retien-les bien.

LUBIN.

Vraiment, pour cesser d'être esclave....

M. RAGOT.

Tasse rouzi frion titave.

On vient de voir par ce Dialogue, qu'on prétend que des coups de bâton, bien appliquez sur le dos d'une femme, en même temps qu'on prononce ces paroles, *Tasse rouzi frion titave*, ont, par une admirable proprieté, le pouvoir de

la rendre douce, ſage, & fidele à ſes obligations. Mais, ai-je dit ſouvent en moi-même, ne pourroit-on point trouver quelque expedient moins violent & plus digne de la societé conjugale? Car enfin le bâton ne ſied point du tout à cet égard dans la main d'un honnête homme, quand même, à la faveur de quelques favorables interprétations, on regarderoit cet inſtru-

ment impérieux comme un Bâton Pastoral, un Bâton de Céremonie, un Bâton de Confrerie, ou même comme les petits Bâtons de ces Charlatans, qui, selon eux, ont la vertu de faire ces prodiges qui nous éblouissent. Y a-t-il rien de plus deshonorant, que de recevoir des coups de bâton ? Y a-t-il rien aussi dont le corps s'accommode le moins ? Accabler de douleur & de

deshonneur une épouse! Est-ce là une conduite pour rendre son joug supportable, pour l'exciter à se plaire dans sa maison & à y remplir volontiers ses devoirs; pour en être vû avec plaisir; pour s'en faire aimer? Ces considerations, & bien d'autres que chacun peut concevoir en sa maniere, m'ont engagé à chercher des voyes plus judicieuses & plus douces, pour réduire les

femmes à la raiſon, ſi elles s'en ſont écartées; ou pour les y entretenir, ſi juſqu'à preſent elles ont ſuivi exactement ſes regles; & ce ſont ces voyes plus judicieuſes & plus douces, que j'appelle, *Le Supplément de Taſſe rouzi friou titave*. En la place de ces quatre mots qui ne ſignifient rien, j'en ſubſtitue quatre autres qui ſignifient beaucoup; ce ſont ceux-ci; *Am. Com. Pa. Rel.* Le

premier ſignifie *Amour;* le ſecond ſignifie *Complaiſance ;* le troiſiéme ſignifie *Patience ;* & le quatriéme ſignifie *Religion.* Je préſente donc aux Femmes, & auſſi aux Filles qui ont l'intention de devénir femmes, ou qui l'auront dans la ſuite, ces quatre mots, *Am. Com. Pa. Rel.* au lieu de ceux-ci, *Taſſe rouzi friou titave.* C'eſt-à-dire que je vais prendre pour texte des avis que je leur

donnerai, *l'Amour*, *la Complaisance*, *la Patience*, *& la Religion*. C'est particulierement dans l'usage du monde que je puiserai ces avis.

Nous avons déja d'excellens livres sur cette matiere, où elle est traitée à fond; tout ce qui s'y dit, est fondé sur l'Ecriture sainte, fortifié par les Peres, confirmé par les exemples, & soûtenu par des réflexions également dignes des e-

xemples qu'on y expose, des Peres qu'on y fait parler, de l'Ecriture que l'on y cite. J'avoue de bonne foi (& je l'avoue d'autant plus volontiers, que je dois rendre cette justice à la verité & à la Religion, & que je trahirois l'une & l'autre, si je marquois être d'une differente opinion) j'avoue, dis-je, que ces ouvrages devroient être continuellement dans les mains de celles qui étant engagées

engagées ou diſpoſées à s'engager dans les liens du mariage, veulent y trouver par-deſſus tout, leur ſanctification & leur repos. Qu'on ne ſe perſuade donc point que je deſapprouve la conduite de ces Livres; à cauſe qu'il m'arrivera dans celui-ci d'en ſuivre une differente; j'ai pris ce parti ſeulement dans la vûe de montrer, en conſiderant ce qui ſe paſſe dans le monde, com-

bien on doit faire de cas des instructions que donnent ces graves ouvrages, & de tâcher en même temps de rendre, pour ainsi dire, sensible la necessité de les mettre en pratique. Peut-être cette maniere fera-t-elle plus d'impression; parceque qu'un Pathétique qui tombe dans le particulier, exprime souvent mieux de certaines conséquences, que ne font d'ordinaire les

plus forts raiſonnemens qui ne traitent que d'un general, dont on ſe fait rarement une application ſur ſoi-même. Quoi qu'il en ſoit, preſque tout ce que je dirai ſera fondé ſur l'expérience ; j'eſpere qu'on le reconnoîtra facilement.

Montagne donne ce titre au trente-cinquiéme chapitre du ſecond livre de ſes Eſſais : *De trois bonnes Femmes.* Et il commence ainſi ce

chapitre, *il n'en est pas à douzaines, comme chacun sçait, & notamment aux devoirs du mariage.* Et après lui, M. Despreaux a dit dans sa satyre des Femmes :

On peut trouver encor quelques Femmes fidelles ;
Sans doute, & dans Paris, si je sçai bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Faisons en sorte qu'au lieu de trois femmes bonnes & fidelles, que ces deux Auteurs ont re-

marquées, il s'en puisse trouver, non pas par douzaines, mais par milliers, même par millions: Projet qui paroîtra bien temeraire aux partisans de Montagne & de Despreaux. Est-ce, di- "
ront-ils, que vous pré- "
tendez donner aux "
femmes un autre es- "
prit, un autre tempe- "
rament, ou les trans- "
porter dans un autre "
monde, dans un mon- "
de, dont les maximes "

point leur donner un autre eſprit, un autre temperament; aucune créature ne peut aller juſque-là. Je ne prétens pas non plus les tranſporter dans un autre monde; il me ſuffira de reſter avec elles dans celui où nous ſommes, d'y bien examiner un grand nombre d'originaux, en tirer des copies, & de me les repréſenter à moi-même, comme autant de portraits, qui me ſerviront à

à construire les avis dont j'ai dessein de composer cet ouvrage ; & le tout si succinctement, qu'on ne soit point effrayé par la grosseur du Livre; car je suis persuadé que ce qui promet des instructions, des conseils, des avis & des remontrances, allarme d'ordinaire si fort, qu'il arrive rarement qu'un ouvrage de cette sorte ne tombe pas tout-à-fait & pour toujours par son propre

poids; parceque peu veulent prendre la peine de le soûtenir, & encore moins de le relever, quand il est tombé. C'est à cause de cette allarme & des autres inconveniens qui suivent presque toujours les gros livres de Morale, que je n'en donne qu'un petit, encore y éviterai-je, autant que je pourrai, le style dogmatique; ce qui, à dire vrai, ne me sera pas difficile, & ainsi

on ne m'en doit pas tenir compte. Je me ſuis toujours perſuadé, que, quand on traite de certaines matieres, qu'on ne peut bien conſiderer, ſans trouver en ſon chemin une infinité d'égaremens, de ridiculitez & d'extravagances, on eſt du moins autant utile en employant l'enjouement, que ſi l'on s'abandonnoit entierement au ſerieux, pourvû que la verité ſoit toujours le

fondement de tout ce qu'on écrit, & que la justesse du raisonnement en soit le soutien. Il est naturel aux Auteurs de souhaiter que leurs Ouvrages soient lûs ; mais il est de leur prudence d'écrire de telle sorte, qu'on prenne plaisir à les lire. Qu'on ne me me fasse point de procès à l'occasion de cette maxime, comme si je prétendois faire croire, que je la mets ici

parfaitement en pratique. Je proteste, que je suis très-éloigné de m'en flater. Je le souhaiterois seulement. Ce souhait, je croi, m'est permis, aussi-bien qu'aux autres.

Fautes à corriger.

PAge 17. *ligne* 1. aime, *ajoûtez*, bien,
P. *id. ligne* 11. *ôtez*, de.
P. 114. *ligne* 8. e, *lis.* se.
P. 139. *ligne* 8. semme, *lis.* femme.
P. 188. *ligne* 4. courera, *lis.* courra.
P. 213. *ligne* 1. cet, *lis.* cette.
P. 261. *ligne* 5. hardiment, *lis.* hardiement.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le preſent Manuſcrit, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 20 Octobre 1712.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé le Sieur*** Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit donner au Public *le Supplément de taſſe rouzi frion titave aux femmes, ou aux maris pour donner à leurs femmes*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la ville de Paris ſeulement: Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera; & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le

temps de quatre années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres dans ladite ville de Paris seulement, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, en tout ni en partie, d'y en faire venir vendre & debiter d'autre impression que celle qui aura été faite pour ledit Exposant, sous peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie : & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux

Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-sixiéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens douze : Et de notre Regne le soixante-dixiéme. *Signé*, Par le Roi en son Conseil,

DE SAINT-HILAIRE.

Registré sur le Registre, n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, pag. 538. n. 53. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. Fait le 12. Decembre 1712.

Signé, L. JOSSE, Syndic.

LE



LE

SUPPLÉMENT

DE

TASSE ROUZI FRIOU TITAVE.

AMOUR.

L'AMOUR produit presque toujours les douceurs & les aigreurs du Mariage ; les douceurs,

quand il est legitime ; les aigreurs, quand il ne l'est pas. Quels plaisirs ne goûte-t-on point les premiers jours, les premiers mois, même quelquefois jusqu'à la fin de la premiere année qui suit les nôces, parceque cet amour regne entre le mari & la femme pendant ces jours délicieux, agreables & fortunez ! mais quels troubles ensuite, quelles amertumes, quels emporte-

3 de tasse rouzi friou titave.

mens, quelles fureurs, quand un tiers y entre pour ſa part! & malheureuſement ce tiers vient très ſouvent produire ces deſordres.

Vous êtes femme, c'eſt à dire, que vous avez un mari? Mettez-vous bien dans l'eſprit, qu'il faut abſolument que vous l'aimiez, ou du moins que vous n'en aimiez pas d'autres. Voila une maxime qui paroîtra bien effrayante; la con-

duite de la plûpart des femmes d'à présent me le fait conjecturer : & je jurerois presque, que ma conjecture n'est point fausse. Combien de fois ai-je entendu dire par
„ quelques-unes: Quoi !
„ n'aimer que son mari !
& par d'autres qui rejettoient encore bien plus loin cette maxime:
„ Quoi! aimer son ma-
„ ri! Eh, fi! Est-ce pour
„ cela qu'on l'épouse ?
„ L'aimer trois mois, six

mois, un an ; c'est tout "
au plus ce qu'il a droit "
de prétendre. Peut-on "
s'attendre qu'une femme
qui est dans ce senti-
ment, & qui travaille à
le mettre en usage avec
autant d'exactitude, que,
s'il s'agissoit d'un devoir
indispensable ; peut-on,
dis-je, s'attendre qu'elle
ne donnera à son mari
aucun sujet de mécon-
tentement ? Voici ce
qu'on en doit esperer.
Elle ne le verra qu'avec

chagrin; elle lui resiste-
ra en tout ; & ses dis-
cours & ses actions lui
seront insupportables.
Qu'on penetre dans les
ménages, & l'on en ver-
ra les preuves. Que dis-
je qu'on penetre? il n'en
est pas besoin; ces preu-
ves sautent aux yeux de
tout le monde; on ne
voit autre chose. Ces
femmes, au lieu de s'en
cacher, s'en font hon-
neur, comme d'une mo-
de generale, que leur

condition exigeroit absolument qu'elles suivissent ; elles rougiroient même, si elles s'en écartoient. Doit-on s'étonner après cela, de voir tant de maris maltraiter leurs femmes, en étant eux-mêmes si maltraitez ?

J'ai aimé, à la verité, mon mari ; mais je ne puis plus l'aimer ; l'amour ne se commande, ne se force pas ; quand je l'aimois, ce

„ n'étoit pas parcequ'on
„ me le commandoit ; à
„ présent en vain aussi
„ me le commanderoit-
„ on ; car je ne l'aime-
„ rois pas plus pour cela.
Je vous croi, parceque
cela peut fort bien être,
puisqu'on n'en voit que
trop d'exemples ; & d'or-
dinaire, quand cela ar-
rive, c'est qu'on s'est
tant aimé avant le ma-
riage, qu'il reste ensuite
très peu d'amour ; ou
que le mari bien loin de

continuer le déguisement de ses imperfections, les produit ouvertement telles qu'elles sont, sans garder aucun ménagement ; ou que, par une inconstance naturelle, on ne peut se tenir long-temps attaché à un même objet ; ou par d'autres raisons, dont j'abandonne la récherche à ceux qui font profession de penetrer dans la morale & dans la physique ; car quelles

que ſoient ces raiſons & les vôtres ; il faut abſolument que vous aimiez votre mari, ou que vous agiſſiez comme ſi vous l'aimiez veritablement. Je ſuppoſe toujours que vous vouliez bien vivre avec lui : car ſi vous ne vous en ſouciez pas, en vain vous donnerois-je ces avis.

Qu'eſt-ce qu'agir comme ſi je l'aimois ? me direz-vous. La ſuite de cet ouvrage comprend ce

que vous me demandez par cette queſtion. Lìſez-le attentivement, & mettez en pratique les conſeils que vous y aurez lûs. Malheur à votre mari après cela, s'il ne vit pas bien avec vous. Vous n'aurez plus rien à vous reprocher ; c'eſt à lui plûtôt que vous auriez ſujet de faire des reproches; je ne vous conſeillerois pourtant pas d'en venir à cette extrémité ; vous en ſçaurez

les raiſons dans la ſuite.

Revenons à notre maxime ; car elle eſt ſi importante, qu'on ne peut trop la manier, pour répondre aux objections qui tendroient à la détruire. Cette maxime donc, c'eſt qu'il faut qu'une femme aime ſon mari, ou du moins qu'elle agiſſe comme ſi elle l'aimoit. Et parcequ'il eſt vrai qu'on ne peut pas contraindre à aimer, réduiſons-nous donc à bien

considerer la seconde partie de la maxime, qui demande que du moins l'on fasse ce que l'on ne manqueroit pas de faire, si on l'aimoit. C'est ce qui paroîtra bien diffi- cile à quelques-unes. Voyons donc comment nous en leverons les dif- ficultez. Après bien des reflexions, je ne trouve pas de moyen plus sûr, pour rendre ce ména- gement facile, que de n'avoir point d'amour

pour d'autre, que pour ſon mari. Avec cette précaution, on ſera beaucoup moins détourné de rendre à celui-ci ce qu'on lui doit ; au lieu que, ſans elle, on ſera toujours arraché à ce devoir, quelque penchant qu'on ait à s'en acquiter. Car cet autre qu'on aimera, perſuadé que toutes les marques d'affection que ſon amie donnera à ſon époux, feront autant de larcins qu'on

lui ſera à lui-même, employera toutes les voies que la jalouſie ſuggere. Que d'idées malignes il donnera de ce pauvre mari, pour le rendre odieux! J'en atteſte ici la ſincerité des femmes infidelles, s'il leur reſte en effet aſſés de bonne foi pour ne point trahir leur ſentiment; & je ſuis perſuadé qu'il n'y en aura pas une qui oſe me donner un démenti là-deſſus.

Il faut toutefois con-

venir, qu'il y a des femmes qui dans leur infidelité ont assés de manéges & d'artifices, soit par elles-mêmes, soit à l'instigation de leurs Amants, pour marquer à leurs maris autant d'attachement, que s'ils étoient seuls les objets de leur affection; qui par leurs caresses de commande, sçavent leur faire avaler l'usage des Galants. C'est une trahison qui réüssit
pendant

pendant quelque temps, mais qui enfin, quelques précautions qu'elles prennent, ne manque pas dans la ſuite de ſe découvrir. Il faut une bonne fois & pour toujours, tenir pour certain, que la paſſion d'amour ne ſe cache pas long-temps. Un geſte, une œillade, le ſilence même la découvre. Une expreſſion de haine contre l'objet aimé, un mépris, un emportement;

tout cela peut la faire soupçonner, pour peu que ceux qui en sont témoins, sçachent distinguer ce qui est affecté de ce qui est naturel ; & quand une fois le soupçon a fait le premier pas, bien-tôt on penetre dans les plus secrets replis du cœur. Tout le monde s'y connoît, l'enfant, le païsan, le simple, l'idiot y entendent finesse ; & ce qui est encore très assuré, c'est qu'on ne peut

ſoutenir long-temps un déguiſement qui demande qu'on ſe faſſe une ſi importune & ſi fatigante violence. Il y a tant d'occaſions où la paſſion peut s'échaper, qu'il eſt comme impoſſible de la contenir toujours dans les bornes que la prudence preſcrit. On ſe laſſe même quelquefois ſi fort de cette conduite gênante, que pour s'en tirer, on s'accroche à je ne ſçai quelles raiſons qu'on

imagine comme autant de justifications d'un commerce, dont on se propose de ne plus rougir, s'il vient à être connu. C'est donc une dangereuse & foible ressource pour une femme qui ne veut point s'attirer l'indignation de son mari pendant qu'elle en aime un autre, que de prétendre si bien déguiser son commerce illégitime, qu'il ne s'en apperçoive jamais. Concluons

de toutes ces reflexions, qu'une femme doit aimer son mari ; que, si elle ne peut l'aimer, elle doit agir comme si elle l'aimoit ; & que, pour agir de cette sorte, elle n'en doit point aimer d'autres. Quelques raisonnemens qu'elle fasse, quelques détours qu'elle prenne, de quelques intrigues dont elle se serve, point de sureté pour elle, si elle se dérange à cet égard.

Je m'imagine en entendre un grand nombre, qui pour me faire une remontrance importante sur leurs interests, me parlent de la „ sorte : Nous permet- „ tons de croire que nous „ avons des amans favo- „ risez ; mais si nos ma- „ ris ont des maîtresses, „ ont-ils sujet de se plain- „ dre de nous ? Ils ont, „ si vous voulez, un droit „ acquis sur tout notre „ cœur ; n'avons-nous

pas le même droit sur "
eux ? Si cela n'est pas, "
on nous a donc trom- "
pées ; car & leurs pro- "
messes & les loix nous "
ont assurées de ce droit "
réciproque. Un con- "
tract frauduleux est-il "
valable ? La Justice le "
permet-elle ? Par-tout "
elle se révolte contre "
une telle tromperie ; "
par-tout on l'a en hor- "
reur ; par-tout on traite "
d'infames ceux qui "
s'en servent. Quoi ! "

„ sera-t-il dit qu'on ne
„ permettra cette trom-
„ perie que contre les
„ femmes en faveur des
„ hommes ? Où peut-on
„ prendre des raisons
„ pour autoriser un si
„ impertinent & si inju-
„ ste privilege? Dirai-je,
pour répondre à ce rai-
sonnement, que, com-
me les hommes sont les
maîtres, il faut bien plus
faire attention sur ce
qu'on leur doit, que sur
ce qu'ils font ? Les fem-
mes

mes ne se contenteront pas volontiers de cette raison ; elle doit pourtant leur faire impression, si le plaisir ne l'emporte pas chez elles sur le devoir ; si la sagesse leur tient lieu d'un solide merite ; si elles ont de bonne foi en vûe dans leur conduite les interêts & la tranquillité de leur domestique & de leur famille ; si l'honneur les regle ; si elles sont jalouses de leur réputa-

tion. La plûpart des hommes ſont infideles? Je le croi; & il faudroit ignorer abſolument tout ce qui ſe paſſe dans le monde, pour en douter; leur ſuperiorité n'autoriſe point du tout leurs infidelitez; & leurs mauvais exemples n'autoriſent point du tout les femmes, quand elles les imitent. J'ajoute, qu'à bien conſiderer les interêts des familles, les droits des enfans legiti-

mes, il est constant que les infidelitez des femmes tirent, à cet égard, à de bien plus pernicieuses conséquences, que celles des hommes; cette raison bien entendue, bien comprise, ne sert pas peu pour répondre aux objections que les femmes viennent de faire; j'en laisse l'explication ou le commentaire à ceux qui en auront besoin pour eux-mêmes, ou pour les autres.

Changeons à présent de ton ; car voici des femmes qui me vont parler d'une autre maniere ; c'est-à-dire, de
„ cette sorte. Si nos ma-
„ ris ne se soucient pas
„ que nous les aimions,
„ s'ils consentent, ou
„ s'ils veulent même que
„ nous en aimions d'au-
„ tres, ne sommes-nous
„ pas dispensées de sui-
„ vre cette belle maxime
„ que vous vous efforcez
„ de faire tant valoir ?

Faudra-t-il que nous "
l'obſervions, malgré "
eux? Ceux qui ne con- "
noiſſent pas le monde,
ne manqueront pas de
s'écrier ſur cette que-
ſtion : Eſt-il poſſible "
qu'il y ait des maris de "
cette ſorte? Je ne ferai "
pas aſſurément cette ex-
clamation ; ce que j'ai
vû & ce qu'on m'a ra-
conté, m'en empêche-
ront. J'ai vû des maris
conſentir aux déregle-
mens de leurs femmes,

afin qu'elles ne les troublassent point eux-mêmes dans leurs déreglemens. J'en ai vû qui par un interêt des plus sordides & des plus infames, leur donnoient ce consentement. J'en ai vû qui par foiblesse, par lâcheté, par crainte, leur ont laissé cette indigne liberté. Que d'histoires j'entens raconter de ces maris pacifiques & benins, qui sont bien moins affectionnez pour leurs

femmes, que pour leurs galans ; que ceux-ci ménent comme ils veulent avec le secours du Tapissier, du Pâtissier & du Rôtisseur ! Qu'ai-je à dire à des femmes qui ont des maris de l'un de ces caracteres dont je viens de parler, sinon, que cet Ouvrage n'est pas pour elles ; si, sans se soucier de vertu, d'honneur, de conscience, de réputation, elles ne sont résolues de s'ac-

quitter de leurs devoirs, qu'autant qu'elles auront ſujet de craindre les reſſentimens de leurs maris ? Car la facilité & la benignité de ceux-ci les mettent à couvert de cette crainte.

C'eſt donc ſeulement aux femmes qui ſont raiſonnables, ou qui ne l'étant pas encore, veulent de bonne foi le devenir, que je m'adreſſe, & que je dis derechef, qu'elles doivent aimer leurs ma-

ris ; agir comme si elles les aimoient, si elles ne les aiment pas en effet ; & qu'elles n'en doivent point aimer d'autres.

Je vais m'attacher particulierement à bien considerer dans notre maxime cette proposition qui dit, qu'il faut du moins agir à l'égard des maris, comme si l'on avoit veritablement de l'amour pour eux : car il me semble qu'elle comprend plusieurs devoirs

qui sont tels, que si l'on ne s'en acquitte pas, on court risque de s'attirer bien des disgraces. Que l'on y prenne bien garde, & l'on reconnoîtra que c'est particulierement le défaut de la pratique de ce que demande cette proposition, qui trouble les familles, qui les divise, & qui en produit presque tous les malheurs.

Je suppose donc, comme un pis aller, dont on

ne peut absolument se dispenser, & qui seul peut suppléer à la passion qui fait d'ordinaire les plus grands agrémens du mariage ; je suppose, dis-je, que parcequ'il ne vous est pas possible d'avoir un veritable amour pour votre mari, vous voulez du moins vous comporter envers lui avec toute la conduite que vous observeriez & toutes les démarches que vous mettriez en usage,

ſi vous aviez pour lui cet amour. Voyons donc ce que vous avez à faire; & pour cela, examinons ce qu'on fait, quand on aime bien.

Quand on aime bien un objet: 1o. On fait tout ce qu'on peut pour lui plaire. 2o. On s'en ſépare le moins qu'on peut, parcèqu'on ne peut l'abandonner ſans peine. 3°. On ne veut s'attacher à aucun autre. 4°. On l'eſtime & on lui paſſe tous ſes défauts.

1°. QUAND ON AIME UN OBJET, ON FAIT TOUT CE QU'ON PEUT POUR LUI PLAIRE.

Quand on aime bien, on veut auſſi être aimé; pour être aimé, on tâche de ſe rendre aimable: & qu'eſt-ce que tâcher de ſe rendre aimable, ſinon de faire tout ce qu'on peut pour plaire à ce qu'on aime? En effet, voyez combien une femme employe de ménage-

mens, de circonſpections, d'attentions, & même d'artifices, pour gagner & ſe conſerver le cœur de celui à qui elle a donné le ſien. Elle met tout en uſage pour cacher les défauts de ſon corps & de ſon eſprit; elle ne neglige aucun moyen, aucune occaſion de faire valoir les perfections de l'un & de l'autre; elle contraint ſon humeur autant qu'il eſt en ſon pouvoir, afin qu'il

ne lui échape rien qui puiſſe être deſagreable ; ſi elle eſt naturellement colere, emportée, furieuſe, elle ſe fait la douceur même en preſence de l'objet aimé ; ſi elle eſt portée à ſe répandre dans le monde pour le voir, pour y être vûe, & y goûter les plaiſirs qui s'y preſentent, elle gagne aſſez ſur elle-même, pour ne s'y produire qu'autant qu'elle connoît que ſon amant y peut con-

ſentir, & que ſon affection n'en ſera pas alarmée. Si elle aime à faire de la dépenſe en habits, en meubles, en équipages magnifiques, en feſtins ſomptueux, elle lui fait entendre qu'il n'y auroit que la violence qui la pourroit engager à donner dans ces excès. Enfin elle ne ſe montre toujours que par de beaux endroits, que par des qualitez qui attirent, qui engagent, qui charment.

ment. L'objet aimé regle, pour ainsi dire, tous ses discours, toutes ses affections, tous ses mouvemens, toutes ses démarches.

Voilà en general ce que vous devez faire. Je m'attens bien que vous m'allez dire que cette pratique ne coûte pas beaucoup, ou plûtôt ne coûte rien quand on aime ; mais qu'il n'en va pas de même, quand on n'aime point. J'avoue

qu'il vous en coûtera, si vous n'aimez pas votre mari; mal-à-propos vous soûtiendrois-je le contraire. Mais, dites-moi, je vous prie : Est-ce que la tranquillité, le repos, la paix, l'honneur, l'ordre, l'arrangement, le bonheur de votre famille & le vôtre, est-ce, dis-je, que tous ces avantages ne meritent pas bien que vous les achetiez ? A la verité, vous ferez dépense de complaisan-

ce, de douceur, de patience, de regularité; examinez bien ce que tout cela vous vaudra, & vous serez forcée d'avouer que vous n'aurez point fait une folle dépense.

Si les femmes coquettes, dereglées, extravagantes se moquent de vous, que vous importe? En serez-vous moins louable & moins louée, moins estimable & moins estimée, moins heureuse

& moins digne de votre bonheur ? Ce n'eſt pas ſans raiſon que je vous parle de ces ſortes de femmes à propos de l'avis que je vous donne ; car il n'eſt que trop vrai que l'exemple pernicieux de leur libertinage en ſéduit une infinité d'autres qui, à leur vûe & en leur préſence, rougiroient d'imiter les femmes de bien. Conſeiller à celles-là de faire leurs efforts pour plaire à leurs maris,

c'eſt leur parler un langage auquel elles ne comprennent rien ; c'eſt faire à leur égard le perſonnage d'un homme venu des pays barbares dans le deſſein d'en établir ici les coutumes ; leur donner ce conſeil, c'eſt comme raiſonner ſur une fauſſe ſuppoſition ; car à peine ſe perſuadent-elles avoir un mari, tant elles ignorent ce qu'elles lui doivent, ou tant elles ſe ſoucient

peu de s'en acquiter, si elles en ſont inſtruites. Ne faites donc d'attention ſur de telles femmes, qu'autant qu'il vous en faut pour bien concevoir les effroyables conſequences des deſordres de leur conduite. En écoutant ce qu'elles diſent pour autoriſer la liberté outrée qu'elles ſe donnent; en conſiderant ce qu'elles font pour vous faire valoir les plaiſirs dont elles jouiſſent

par le privilege de cette liberté ; écoutez aussi ce qu'on dit d'elles, les déscriptions odieuses que l'on fait de leurs extravagances, & considerez que ce qu'elles font pour se divertir, sans s'embarrasser si leurs maris, au lieu d'y consentir, en sont irritez, est la source de ce qui se fait chez elles de bruits, de troubles, de dérangemens, & des desastres qui y arrivent. Mais ce n'est pas

ici qu'il s'agit de faire toutes ces réflexions, nous en aurons des occasions plus naturelles dans la suite.

Revenons à notre proposition, qui demande que l'on fasse tout ce qu'on peut pour plaire à son mari, & disons encore ces mots. N'est-il pas vrai que naturellement nous souhaitons plaire à tout le monde? Les plus grands ne croyent pas indigne d'eux

d'eux de plaire aux plus petits, les plus beaux aux plus laids, les plus sages aux plus sots, les plus jeunes aux plus vieux, & les plus riches aux plus pauvres. Qu'est-ce que les femmes ne font pas pour se rendre agreables, non seulement aux personnes qu'elles aiment, ou qui leur sont indifferentes, mais même à celles qu'elles méprisent ou qu'elles haïssent? Il

cette complaiſance dans la societé conjugale ? c'eſt-là ce qui s'appelle un paradoxe très-difficile, pour ne pas dire, impoſſible à concevoir. Doit-on s'étonner ſi les maris ſont indignez contre leurs femmes, quand elles ſont aſſez déraiſonnables pour ſe révolter contre ce devoir ? n'ont-ils pas ſujet alors de ſoupçonner en elles, non ſeulement de l'indifference pour eux,

mais encore du mépris, de la haine, de l'horreur, & de conclure de tout ceci, s'il est vrai que le cœur ne peut demeurer vuide, qu'elles ont de l'attachement pour d'autres. Meditez bien sur ces raisonnemens, & ensuite passez avec moi à notre seconde proposition : c'est celle-ci.

3°. QUAND ON AIME BIEN UN OBJET, ON S'EN SEPARE LE MOINS QU'ON PEUT, PARCE QU'ON NE PEUT L'ABANDONNER SANS PEINE.

Perſonne n'ignore la verité de cette propoſition, parcequ'il n'y a perſonne qui n'ait aimé, ou qui ne ſente qu'elle ſubſiſteroit en lui, s'il aimoit; & ainſi en vain ferois-je ici des raiſonnemens pour la prou-

ver. Je trouve bien plus à propos de venir d'abord à ce que je me suis principalement proposé, je veux dire, de montrer aux femmes, que s'il arrive qu'elles n'aiment pas leurs maris, elles doivent cependant témoigner goûter leur présence aussi constamment & avec autant de plaisir, que si elles les aimoient. Comme ceci ne se fait pas assez sentir pour porter sa

démonſtration par ſoi-même, ſuppléons par nos réflexions à ce qui lui manque à cet égard.

Rien ne dérange tant une femme & tout ſon domeſtique, que quand elle n'aime pas ſon chez-ſoi. Comme la vie ſedentaire lui eſt particulierement deſtinée, afin que, pendant l'abſence de ſon mari, que differentes affaires appellent ſouvent au dehors, elle prenne ſoin de l'éduca-

tion de ſes enfans, qu'elle ait l'œil ſur ſes domeſtiques, & qu'elle regle tout ce qui eſt du devoir de l'économie; jugez ſi tout ceci ne tombe pas dans le déſordre, s'il arrive qu'elle en ſoit ſouvent abſente. Mais elle-même dans quel dérangement ne tombe-t-elle pas alors? Ou le jeu la poſſede, ou la galanterie la corrompt; ou la dépenſe la ruine: Car pourquoi ſort-elle ſou-

vent, ſinon pour chercher ailleurs plus de plaiſir, plus d'agrément qu'elle n'en veut trouver chez elle? & cet agrément, ce plaiſir conſiſtent preſque toujours, ou dans l'emportement du jeu, ou dans les plaiſirs de l'amour, ou dans l'avidité de ſe faire voir dans une magnificence d'habits, de parures & d'équipage, qu'elle ne peut ſoutenir qu'avec de grands frais. Quelle

mauvaiſe humeur la ſaiſit, quand, après avoir été long-temps diſſipée au dehors, elle rentre dans ſa maiſon, où elle ſent bien qu'elle doit ſe recueillir par une vie plus unie & moins bruyante pour ſatisfaire à ſes obligations ! voila en abregé quel eſt le caractere d'une femme qui ne ſe plaît pas chez ſoi; & ce caractere eſt preſque inſeparable de celles qui n'aiment pas

la préſence de leurs maris. Autre inconvenient trés-important qui s'enſuit de cette averſion. C'eſt que les maris ne trouvant que de la mauvaiſe humeur dans leurs femmes, ils ont auſſi de l'averſion pour leur préſence ; & de-là leur vient un ſi grand dégoût pour leur maiſon, qu'ils ne ſe trouvent point plus heureux, que quand ils en ſont dehors ; & ainſi, à leur tour, où ils s'aban-

donnent au jeu, ou ils se font des maîtresses, ou ils se plongent dans les délices de la table ; & souvent ces trois excès ensemble sont leur ressource. Quelle affreuse idée je me forme alors d'un ménage abandonné, pour ainsi dire, à lui-même, parcequ'il est abandonné de ceux, qui seuls en peuvent prendre le soin !

Vous m'allez peut-être dire, qu'il est difficile de

ſe plaire dans la compagnie d'un mari qui eſt bourru, bizarre, capricieux, qui gronde, qui tempête, qui ne ſe montre preſque toujours chez lui que par les plus deſagréables endroits : Avant que de faire cette repréſentation, vous êtes-vous bien examinée vous-même, pour voir ſi vous ne lui en donnez pas ſujet, ſi vos manieres ne ſont pas la principale & la continuelle

ſource de ſa mauvaiſe humeur ? Je veux pourtant bien croire, ſi vous m'en aſſurez, que vous n'en êtes pas la cauſe, que c'eſt par temperament qu'il s'emporte à ces excès. Hé bien, croyez-vous le ramener à la douceur, moderer ſon temperament, le rendre plus ſociable, s'il s'apperçoit que vous le dédaignez, qu'il vous dégoûte, que vous vous ennuyez avec lui, que

vous l'aimez mieux absent que present ? Jugez par vous-même, si vous avez raison d'être dans ce sentiment. Voici ce que je pense que vous devez faire, & ce qui me paroît le plus sûr pour le radoucir, si vous le souhaitez de bonne foi. Tenez-vous dans votre maison autant que votre devoir l'exige ; qu'il vous y trouve toujours occupée aux fonctions d'une veritable mere

mere de famille ; marquez-lui de la joie quand il arrive, & un empressement de le revoir bientôt quand il ſort. S'il s'emporte, s'il crie, faites comme ſi l'amour regnoit entre vous ; imaginez-vous que c'eſt la jalouſie qui l'anime injuſtement contre votre conduite ; rappellez-le à la raiſon avec douceur ; toutes les manieres dont vous vous ſerviriez pour regagner un amant que

vous craindriez de perdre, employez-les dans cette occasion pour ramener votre mari à vous. Quoi qu'il en arrive, il est constant que vous obtiendrez beaucoup plus de lui par ces voyes, que si vous opposiez dégoût à dégoût, dédain à dédain, ennui à ennui, emportement à emportement.



30. QUAND ON AIME BIEN UN OBJET, ON NE VEUT S'ATTACHER A AUCUN AUTRE.

Voilà l'endroit le plus délicat de tous les avis que j'ai donnez jusqu'à present & que j'ai dessein de donner dans la suite; c'est, pour ainsi dire, la pierre de touche de la sagesse, de la prudence & de presque toutes les vertus d'une fem-

me. Si elle n'aime que ſon mari, elle a les plus belles diſpoſitions du monde à s'acquiter de tout ce qu'elle lui doit ; ſi elle en aime un autre, elle a toutes les diſpoſitions à faire le contraire. Comment dans cette derniere ſituation ſeroit-elle diſpoſée à rendre ſes devoirs à ſon mari, puiſqu'elle croit ne lui devoir rien, parcequ'elle s'imagine devoir tout à celui à qui elle s'eſt don-

née elle-même? Quoi! “
diront peut-être quel- “
ques-uns, allez-vous “
faire de grands raiſon- “
nemens pour prouver “
que les femmes ne doi- “
vent point aimer d'au- “
tres hommes que leurs “
maris? Qui eſt-ce qui “
l'ignore? les livres ſont
pleins de toutes ces preu-
ves. Il eſt vrai, je l'a-
voue, que les livres ſont
pleins de ces preuves;
mais il eſt vrai auſſi que
le monde eſt ſi plein des

pratiques contraires, qu'il ſemble que perſonne n'en ſoit convaincu, que perſonne n'en croye rien; & ainſi il me paroît qu'on ne peut trop diſcourir pour en convaincre; pour le faire croire. Je reconnois pourtant qu'il eſt bien difficile de dire quelque choſe de nouveau ſur cette matiere; & c'eſt pourtant après tant de répétitions, de la nouveauté qu'il faudroit de-

biter, pour s'y rendre moins ennuyeux & un peu supportable ; mais comment pouvoir donner de la nouveauté sur un sujet aussi ancien que le monde, & traité en tant de differentes manieres, que sans doute les esprits se sont épuisez ? Quoi qu'il en soit, je vais en parler, puisque l'ordre & la suite de mon projet le demandent, & que je l'ai promis. Si ce que je dirai n'est pas

tout-à-fait nouveau, du moins il ſera très vrai. Comme j'en ai déja entretenu ci-devant, j'y renvoye le Lecteur, & voici ce que j'ajoute.

Vous avez engagé votre foi à votre mari pour toute votre vie, avec promeſſe qu'aucun ne la partageroit. De ſa part, il vous a fait un engagement reciproque. Voila ce qui eſt vrai, ce que vous ſçavez, ce que vous ne de-

vez point oublier, & à quoi vous ne devez jamais contrevenir. Rien ne peut vous dispenser de cette obligation ; votre mari même, ni par son consentement, ni par ses infidelitez, ne pourra jamais vous en donner une legitime dispense. S'il s'attache à une autre, vous n'en êtes pas moins attachée à lui, ainsi que nous avons déja vû. Votre contract n'est point con-

ditionnel, il est sans restriction; il est fait en vertu d'une loy qui vous engage absolument, inviolablement, & dont les droits & l'autorité ne diminuent point par la desobéïssance de vôtre mari, ni par la vôtre. S'il vous est infidele, cette loi lui en fera rendre compte, c'est son affaire; & la vôtre; c'est d'être fidele à tenir votre promesse, & à continuer de vous sou-

mettre à votre engagement. Plaignez vous, ſi vous voulez de ſes infidelitez, on vous en laiſſe la liberté, il eſt juſte auſſi qu'il ait la liberté de ſe plaindre des vôtres, ſi vous lui en faites; mais n'oubliez pas qu'en même temps qu'il ſe peut plaindre, il peut auſſi ſe faire juſtice; ſa ſuperiorité le lui permet, mais votre dépendance vous laiſſe ſeulement la permiſſion de gemir. C'eſt

un uſage établi ; quelque injuſte qu'il vous paroiſſe, il eſt pourtant fondé en raiſon, & cette raiſon regarde beaucoup moins les interêts du mari, que ceux du public & de la ſocieté civile. Les loix y ont fait attention, & en cela leur prudence eſt auſſi louable, que leur autorité eſt legitime. Je ne m'explique pas plus au long là-deſſus, parce qu'une explication plus

étendue me paroît inutile, en ce que ce que j'en ait dit est plus que suffisant pour vous le faire comprendre.

Concluez de tout ce que vous venez de lire, qu'il est de votre prudence, de votre repos, de votre perfection de vous tenir sans cesse en garde contre tout ce qui peut vous engager à être infidele à votre mari; & afin de concevoir parfaitement combien vous

devez être attentive à prendre cette précaution, persuadez-vous bien que le monde est rempli de toutes sortes de gens & de toutes sortes d'occasions qui ne tendent qu'à vous séduire, & que vous portez en vous des semences de facilitez, à vous rendre à ces séductions.

Parmi ces gens se trouvent toutes sortes d'hommes & de femmes. Hommes qui ne s'occupent

qu'à courir les femmes; & cela, ou pour leur plaiſir, ou pour s'en faire honneur, ou pour accommoder leurs propres affaires. Hommes qui ſous le voile de la pieté leur tendent les pieges les plus dangereux, parcequ'on s'en défie le moins; ou qui ſous prétexte de leur rendre ſervice, les réduiſent elles-mêmes dans une honteuſe ſervitude; ou qui marquant de l'empreſſement

pour fournir à leurs besoins, leur raviſſent ce qu'elles ont de plus précieux. Hommes qui ſe ſervent des expreſſions du plus impie libertinage, pour détruire en elles ce qui les peut retenir le plus efficacement, je veux dire, les ſentimens de Religion, ou qui traitent de chimeres tout ce qui allarme la pudeur, afin qu'elles ne rougiſſent point de leur accorder ce qu'ils leur

demandent ; ou qui par leurs louanges , leurs fleurettes, leurs cageolleries , leurs flatteries , les enchantent de telle ſorte , qu'elles ne ſont plus en état de réſiſter.

D'un autre côté, femmes, qui par leurs mauuais exemples perſuadent l'infidelité à celles qui en ont le plus d'horreur. Femmes, qui n'étant plus en état de continuer un honteux commerce , s'étudient à y

ſuppléer par les commoditez qu'elles procurent pour le continuer du moins en la perſonne de celles qui ne ſont point encore ſorties de cet état. Femmes qui trafiquent à prix d'argent la vertu des épouſes les plus ſages, & des filles les plus reſſerrées ; & cela par une infinité d'artifices differens dont elles ſe ſervent pour ſe donner entrée dans les maiſons les plus régu-

lieres. Femmes, qui par les proſtitutions qu'elles font de leur propre ſang, meritent bien moins le nom de meres & de parentes, que celui de monſtres affreux qu'on devroit exterminer ſans miſericorde, étans indignes de la ſocieté civile.

Qu'il y a auſſi d'occaſions dangereuſes que vous devez craindre ! comme celles qui ſe trouvent, par exemple, dans les promenades,

dans les bals, dans les tête-à-tête, dans certaines parties de plaisir, & dans les lectures, s'il est permis de leur donner le nom d'occasions.

Dans les spectacles on apprend d'ordinaire les plus fines adresses pour commercer l'amour avec succès; l'on est instruit des plus touchantes expressions de tendresse; de sorte que par leur secours on devient disposé à être sensible,

& l'on sçait donner de la sensibilité aux autres; l'on y debite souvent avec une éloquence trés-persuasive par plusieurs endroits, des maximes fort contraires aux interêts des maris; il s'y trouve une infinité de gens qui tâchent de mettre en usage ces maximes auprès des femmes, & d'en profiter; en quoi ils réussissent d'autant plus facilement, que celles-ci sont à demi ga-

gnées en leur faveur par les choses qu'elles voyent & qu'elles entendent.

Dans les promenades, comme on se montre publiquement avec tous les agrémens des gestes, & des minauderies qu'on peut imaginer, on fait croire, & avec raison, qu'on cherche à plaire; on peut plaire en effet, & tel à qui l'on plaît, tâche aussi de plaire à son tour, & réussit.

Comme en prenant l'habitude de ſe promener, on ſe trouve ſouvent hors de chez ſoi, ſouvent auſſi l'on y rentre avec autant de chagrin que l'on goûtoit de joye quand on n'y étoit pas: qu'il eſt à craindre qu'enfin on ne ſe dégoûte encore moins de ſa maiſon, que de celui qui en eſt le maître! Comme on n'aime point à ſe promener ſeule, (auſſi cela ne convient-il pas) mais

avec une compagnie, dont une ſeule perſonne en fait le principal agrément, il peut arriver qu'on cherchera enfin à voir cette perſonne ailleurs qu'en public. Comme on n'aime point à ſe promener au ſoleil & au grand jour, que je me défie de ces demies tenebres, où l'on n'eſt vû, qu'autant qu'on ne veut pas paroître avoir deſſein de ſe cacher entierement !

Dans

Dans les bals, l'harmonie, les danses, les tumultes, les extravagances de je ne sçai combien de mouvemens, tout cela fait sortir les femmes en quelque maniere hors d'elles-mêmes; & alors, si elles sont masquées, qu'elle hardiesse n'ont-elles pas de dire & de faire sans retenue tout ce qui leur vient dans l'esprit, & tout ce que leur imagination, ou la presence

de certains objets leur ſuggere, pendant que les hommes de leur côté ne doutant point qu'elles ne ſoient dans des diſpoſitions favorables pour eux, entreprennent auſſi ſous le maſque, ſans aucun ménagement, tout ce que la petulance leur inſpire? A la verité elles ſe trouvent au milieu d'un grand monde, elles ont une infinité de témoins de leurs démarches, mais étant incon-

nues sous le déguisement dont elles se sont précautionnées, elles s'imaginent être seules, & ainsi elles ne se contraignent pas plus que si on ne les voyoit pas. Leur visage est caché; c'est pourquoi rien ne les fait rougir. Avant que d'aller au bal, les hommes & les femmes s'assemblent, se deshabillent, & se r'habillent pour se masquer; au retour, ils se rassemblent,

se deshabillent & se r'habillent, & tous ayant l'esprit rempli d'idées de joye, de plaisir, de volupté. Si vous vous êtes trouvée dans ces occasions, ressouvenez-vous de ce qui s'y est passé; sinon, je laisse à votre imagination à le concevoir, vous le comprendrez mieux, que je n'oserois vous l'exprimer. Tout ce que je puis dire, c'est qu'on ne s'accommoderoit pas alors

de la préſence des maris.

Dans les tête-à-tête qui ſe trouvent entre deux ſexes differens, l'incendie eſt fort à craindre, ſi l'un a quelque intention qui y ait rapport ; encore plus à craindre, ſi les deux s'y rapportent ; ce qui eſt très-poſſible, parce qu'il eſt fort naturel. Avant que de vous y expoſer, ſçachez donc bien à qui vous avez à faire, & pour cela comptez

moins ſur ce qu'on vous dit, pour vous y engager; que ſur ce qui peut arriver, ſi vous les accordez, quand on vous les demandera, ou ſi vous y reſtez, après vous y être trouvée par haſard. Comment un tête-à-tête prémedité par l'une des deux parties, ne ſeroit-il pas dangereux, puiſque quand il eſt trop long ou trop ſouvent répeté, il l'eſt même pour ceux qui avoient, en le

formant, les plus pures & les plus raisonnables intentions ? Je tremble toujours pour ces personnes pieuses qui s'entretiennent long-temps ensemble dans des lieux retirez, quoique leur intention ait pour objet la réforme, la regle & l'édification de la conscience : Car enfin c'est un homme & une femme, qui, quelques spiritualitez religieuses & devotes qu'ils ayent en

vue, reſtent toujours homme & femme, & par conſequent avec ces certaines diſpoſitions & inclinations naturelles, qui doivent allarmer ſans ceſſe la vertu la plus intrépide. Il ſe forme entr'eux une confiance réciproque, une reconnoiſſance auſſi réciproque ſuit la confiance, de là une amitié ſe produit & lie doucement les cœurs, l'amitié ne ſubſiſte point ſans complaiſance.

sance. Etre homme & femme, se voir souvent seuls, se parler souvent en secret, ne se rien celer l'un à l'autre, ne négliger aucune occasion de se témoigner mutuellement de la reconnoissance, enfin s'aimer avec tous ces épanchemens de cœur, & n'avoir point d'autre dispute, que de montrer à qui aura le plus de complaisance ; A votre avis, croyez-vous que la ten-

dresse de ce qu'on appelle amour, ait beaucoup d'efforts à faire pour entrer dans ce commerce? Assurément vous concluerez aussi-bien que moi, qu'elle trouve un plein pied si facile pour l'y introduire, qu'on ne peut gueres lui en présenter de plus commode. Concluez donc aussi, que puisque ces sortes de tête-à-tête sont si dangereux, vous devez vous défier encore bien

plus de tous les autres.

Dans les parties de plaisir, encore beaucoup d'autres dangers. Il y en a qu'on fait à la ville, il y en a qu'on fait à la campagne ; & dans les unes & dans les autres, on n'a pour but qu'un divertissement plein, sans mélange de soins de ménage, & sans vouloir même y penser. Mari, enfans, domestiques, affaires, on oublie tout cela, ou du moins on tâ-

che de l'oublier. Que fait-on donc? On se promene, on chante, on cause, on boit, on mange, on joue, enfin on fait tout ce qui peut donner du plaisir; & ce qui en donne le plus, c'est ce qu'on fait le plus souvent & le plus volontiers. Hé bien, me direz-vous, où est le mal dans tout ceci? Pour le connoître, rappellez dans votre esprit tout ce que je viens de dire à

propos des tête-à-tête & des promenades. J'ajouterai seulement quelques considerations sur un des plus grands plaisirs, des plus ordinaires & des plus importans de toutes ces parties, c'est celui de la table ; comme elles languiroient sans lui, avec lui aussi elles sont extrêmement animées. Que de chansons, où les amans demandent le secours de Bacchus pour triom-

pher de leurs maîtresses, & où, pour les exciter à boire, afin d'obtenir ce triomphe ; ils s'efforcent de leur persuader que le vin les rend beaucoup plus aimables, par la vivacité & l'enjouement qu'il leur donne ! Voici en effet ce qu'il produit. Aprés un grand & long repas, la raison se trouve presque toujours embarrassée, on ne sçait presque ce qu'on fait ni ce qu'on dit, & par con-

sequent on ne sçait pas mieux ce qu'on doit faire ni ce qu'on doit dire, ni ce qu'on ne doit pas dire, ni ce qu'on ne doit pas faire. Dans cet embarras, dans cette incertitude, on est entierement déterminé par les objets qui se présentent. Que la vertu d'une femme court alors de risques! Car ces objets ne prêchent rien moins que la sagesse, la modestie, la modération, la retenue.

Folie, emportement, excès, effronterie, voila ce qui convient & ce qui paroît alors. Considerez bien une femme dans cet état avec un homme qui forme des desseins sur elle, vous la verrez livrée en proye à toutes ses entreprises, il semble même qu'elle seroit indignée contre lui, s'il n'entreprenoit rien; du moins elle ne lui en tiendroit pas un favorable compte. Pour n'en

point douter, remarquez ses démarches prévenantes, ses yeux allumez, ses discours libres, ses gestes caressans, quoi qu'ils paroissent persecuter, ses agitations d'impatience; tous ses mouvemens sont parlans, & ne disent rien qui n'aille à la destruction de cette fidelité conjugale qu'elle a tant d'interest de conserver, & qui est particulierement le but de tous les raisonnemens

& de toutes les réflexions de cet Ouvrage. Dans ces dissipations & ces dérangemens, tout est contre cette fidelité; rien n'est pour elle. Voilà ce que produit le feu du vin quand il est joint à un autre feu.

Dans les lectures on peut encore se gâter. Il y a des livres qui semblent n'être faits qu'à dessein de répandre la corruption partout, puisqu'on y donne des regles

d'impureté, ou qu'on les remplit de descriptions si pathetiques de ce que l'on peut imaginer de plus sensuel & de plus voluptueux, que la purèté même difficilement n'en seroit-elle pas souillée. Il ne faut pas beaucoup raisonner pour prouver que ces livres portent un danger évident avec eux. J'ai vû quelquefois des débauchez qui ne pouvoient les lire qu'avec horreur,

& qui étoient forcez d'avouer, quoiqu'ils ne fussent rien moins que scrupuleux en fait de pureté, qu'il est indigne d'un honnête homme de travailler ainsi publiquement à la détruire. N'a„vons-nous pas, di„soient-ils, assez de foi„blesses sur cette matie„re, sans nous affoiblir „encore davantage par „de telles lectures? Il „faut n'avoir point de „front, il faut avoir per-

du le ſens, ou compter “
l'honneur, l'honnêteté “
té & la réputation “
pour rien ; ou aimer “
le déreglement pardeſ- “
ſus toutes choſes, pour “
répandre de propos dé- “
liberé de tels ouvrages “
dans le public. Il n'eſt “
pas poſſible d'imagi- “
ner aucune raiſon va- “
lable pour leur juſtifi- “
cation. Il y a d'autres “
livres, qui, à la verité,
ſont dangereux ; mais
qui pourtant ſont bien

éloignez de meriter autant d'horreur & d'indignation, que ceux dont je viens de parler. Ceux-là ſont bien moins dangereux par eux-mêmes, que par la diſpoſition d'eſprit de ceux qui les liſent. Les romans, par exemple, ſont de ce caractére. La lecture en eſt contagieuſe pour de certaines femmes qui à force d'y voir traiter agréablement de l'amour, y prennent tant de goût,

qu'elles ſe trouvent inſenſiblement portées à en faire l'experience ; mais ce n'eſt pas ſur leurs maris qu'elles voudroient faire cette experience ; leurs manieres d'agir ſont trop differentes de celles de ces amans doucereux, ardents, complaiſans, ſoumis, patiens conſtans & à toutes épreuves, pour convaincre de la force, de la tendreſſe & de la ſincerité de leur amour ; de ces

amans, dis-je, qui sont les Heros des Romans; au contraire ces pauvres maris leur paroissent insupportables, quand elles les comparent avec ceux-ci. On cherche donc de ces Heros hors des livres; ou si l'on ne les cherche point, difficilement ne les recevra-t-on pas, s'il s'en présente. Or il s'en présente plus que l'on n'en peut recevoir; on n'en manque point; on ne voit autre chose,

&

& voila le danger.

Après vous avoir montré comment le monde est. rempli de gens & d'occasions qui tendent à vous arracher la fidelité que vous devez à votre mari ; il s'agit à present de vous faire remarquer comment vous portez en vous des semences de facilitez à vous rendre aux projets de séductions qu'on formera contre vous à cet égard.

Rien n'eſt ſi facile à une femme que d'aimer un homme ; de même qu'à un homme d'aimer une femme. Car je dirai en paſſant, que de quelque force d'eſprit que e targuent les hommes, quelques raiſonnemens qu'ils faſſent pour prouver la foibleſſe des femmes, ils ſont, en fait d'amour, du moins auſſi foibles qu'elles : les preuves en ſautent tous les jours aux yeux ; il n'y a

qu'à faire attention sur les attaques qu'ils leur donnent en toutes manieres, & sur les résistances qu'elles font à toutes ces attaques. Cette matiere a été si souvent agitée, & cette verité est si reconnue par l'experience, malgré ce qu'en disent les spéculatifs mal-intentionnez contre les femmes, que je n'en pourrois traiter encore ici, sans me rendre fort ennuyeux. In-

dépendemment des raisonnemens ; elles se font bien-tôt justice par elles-mêmes, quand les hommes veulent essayer de leur foiblesse, & qu'ils ne font pas de leur goût : or c'est ce goût qui leur peut venir, ainsi qu'il vient aussi aux hommes pour les femmes ; c'est ce goût, dis-je, qui fait les semences des facilitez dont il s'agit ; car elles le prennent quelquefois à l'heure qu'elles y

pensent le moins. Un mari vient de gronder ; un amant gracieux arrive : Gare le goût. Un mari vient de marquer du mépris ; un amant vient accabler de louanges : Gare le goût. Un mari est absent depuis plusieurs jours ; un voisin de bonne humeur est toujours prêt à tenir compagnie : Gare le goût. Un mari est reconnu pour avoir une maîtresse ; un joli homme

s'offre à sa femme pour la venger : Gare le goût. Un mari est infirme ; il vient un homme qui se porte bien : Gare le goût. Un mari est une vieille connoissance ; un nouveau venu a les agrémens de la nouveauté : Gare le goût. Un accident vient de gâter beaucoup les affaires d'un ménage ; un homme riche qui peut les racommoder se présente fort à propos : Gare le goût.

Que j'irois loin, ſi je vouloiſ pouſſer ce détail juſqu'où il pourroit aller! Je ne finirois point. La facilité d'une femme à ſe rendre à un homme, eſt un fonds inépuiſable. Cela étant, n'eſt-il pas vrai qu'elle ſe doit toujours défier d'elle-même, & qu'elle ne peut trop prendre de précautions, ſi elle veut de bonne foi conſerver la fidelité qu'elle doit à ſon mari? Car enfin, que ne

doit-elle pas craindre, ayant ce fond de facilitez, & étant continuellement assiegée de gens qui ne cherchent qu'à en profiter ? Ouy, elle est continuellement assiegée, de quelque caractere qu'elle soit, quelques qualitez qu'elle ait. Il n'y a de la difference que du plus au moins.

Si elle est sage, quel plaisir pour de certains libertins, s'ils peuvent la corrompre ! ce sera

comme

comme un trophée qu'-ils s'imagineront avoir élevé à leur gloire ; parcequ'ils auront triomphé de la sagesse & de la vertu, c'est-à-dire, de ce qu'ils estiment le moins, & de ce qu'ils craignent le plus.

Si elle est belle, de combien de sortes de gens elle sera couruë ! qu'il sera difficile qu'entre tant de poursuivans, il n'y en ait quelqu'un qui l'attrape ! à voir ce

qui se passe d'ordinaire dans le monde, on diroit qu'une belle femme n'appartient pas plus à son mari qu'au public, tant il y a presse à l'avoir.

Si elle est laide; comme il y a des laids, elle peut avoir aussi des prétendans. Outre cette ressource, elle en a encore d'autres. Quelque laide que soit une femme, il y a toujours en elle je ne sçai quelle beauté écartée, qui trouve son quel-

qu'un à qui elle plaît. De beaux cheveux, des oreilles d'une certaine figure, de belles mains, un joli pied, des dents bien blanches, des sourcils d'une belle forme, un front à la nouvelle mode, c'est-à-dire, fort petit, des ongles bien faits, une langue aimable (du moins j'ai vû faire cette derniere remarque;) tout cela peut produire des passions.

Si elle est fiere, c'est

encore une matiere de conquête bien glorieuſe, & qui ne manque pas de trouver de ces Heros de ruelle, aſſez courageux pour l'entreprendre; entrepriſe qu'ils forment avec ardeur, parceque s'ils en viennent à bout, ils croyent enſuite être en droit de prétendre à toutes les autres femmes. Quelque fierté qu'elle ait, un petit maître, un homme à la mode, un de ces coureurs de

femmes qui se sont fait une réputation fort étendue de galanterie ; un tel homme, dis-je, ne la manquera peut-être pas ; bien loin de la manquer, il pourra la réduire plus facilement qu'une autre. Cela paroît incroyable ; il est pourtant vrai ; en voici la raison. Elle se persuadera que puisqu'il vient à elle, après en avoir aimé tant d'autres, c'est une marque qu'il la juge plus digne de son

attachement, & elle se flatera de le fixer & de l'attacher avec tant de force, qu'elle sera la derniere. On s'étonne quelquefois de voir des femmes gagnées par ces sortes d'hommes, quoiqu'ils ayent long-temps fait, pour ainsi dire, profession d'infidelitez. Ce que je viens de dire, doit détruire cet étonnement.

Si elle est sotte, on esperera la vaincre d'autant plus facilement,

qu'on la croira incapable de se défier, de prévoir les dangers, & de trouver les moyens d'en sortir.

Si elle a de l'esprit; on l'assiegera à force d'esprit, on en montrera beaucoup pour lui plaire. Mais que dis-je? Il n'est pas toujours nécessaire d'employer pour cela des armes spirituelles; il y a je ne sçai combien d'autres armes qui y peuvent suppléer. Quelque

esprit qu'ait une femme, elle n'est pas un Ange. Le corps n'abandonne pas aisément ses droits. Il y a souvent des occasions où l'esprit le plus éclairé ne voit goûte. Il y en a d'autres où il devient si foible, qu'il ne peut plus faire ses fonctions.

Si elle est interessée, on ne doutera point qu'avec de l'argent on ne puisse obtenir tout ce qu'elle peut accorder.

Femme qui aime qu'on lui donne, est toujours prête à se vendre ; du moins on le pense ainsi, & je croi qu'on pense juste.

Si elle est jeune, elle n'aura pas grande experience, on comptera là-dessus ; c'est pourquoi on entreprendra hardiment. Qu'elle ait donc soin de se munir de bonnes réflexions, pour suppléer à l'experience. Je souhaite que cet ouvra-

ge puisse l'aider en cela.

Si elle est vieille, & qu'elle puisse donner quelques esperances de protection par son crédit, ou par ses intrigues; elle aura ses courtisans aussi-bien que les jeunes; non pas, à la verité, en si grand nombre; mais un seul suffit pour la rendre infidele. C'est un grand plaisir pour une vieille, que de pouvoir dire, ou de voir que l'on connoît qu'on lui fait la cour.

Si elle est riche, deux raisons exciteront à lui tendre des piéges. La premiere, c'est qu'on jugera que l'on n'aura pas de grandes dépenses à faire pour elle. La seconde, c'est qu'on aura lieu d'esperer des effets de ses liberalitez. Que d'hommes dont les affaires sont délabrées, & qui les racommodent bien par le secours de ces sortes de femmes! Elles peuvent se vanter qu'elles contri-

buent au ſervice de l'E-
tat ; bien des Officiers
nous le pourroient con-
firmer.

Si elle eſt pauvre, on
ſe ſervira pour la ga-
gner, des mêmes moyens
qu'on met en uſage au-
près de celles qui ſont
intereſſées. L'indigence
en corrompt autant, à
peu près, que la volupté.

Si elle aime extréme-
ment les parures, il n'y
a pas de piece d'étoffe,
de ruban, ou de dentel-

le, qui ne ſoit capable d'ouvrir la porte à l'infidelité, pour la faire entrer dans ſon cœur. Je dirois volontiers, que l'affection, que la tendreſſe, que l'amour ſe meſure chez elle à l'aune. Qu'on lui faſſe eſperer de la mener chez un Marchand, pour s'y fournir de ce que ſon luxe demande, on lui pourra faire faire enſuite tant de chemin qu'on voudra dans le pays de la

galanterie. Quand une femme paroît triste, à cause que son mari ne lui donne pas, par exemple, une écharpe à la mode, une coëffure aussi magnifique que celle de sa voisine qui n'est pas de meilleure condition qu'elle; si l'amant la voyant plongée dans ce profond chagrin, se sert de ces moyens ingénieux que l'amour invente, pour la tirer de son affliction, quelles faveurs

n'a-t-il pas sujet d'attendre d'elle pour la récompense de son présent ? De quel œil le mari sera-t-il regardé ensuite ? Sans doute vous le devinez bien..

Si elle est ce qu'on appelle sur sa bouche ; si elle aime passionnément le vin, les festins, les matelotes, la bonne chere ; enfin si la friandise la possede, vous ne doutez pas, après ce que vous venez de lire sur le

dérangement que le vin apporte dans l'esprit, dans le cœur, dans la conduite d'une femme, qu'il ne soit facile de la jetter dans de grands desordres par les bons repas. Quand on en sort, comme on a la tête remplie de beaucoup de fumée, le trouble s'y met; & la conduite s'en ressent. Difficilement n'accorde-t-on pas à un amant qui régale si-bien, plus que l'on ne devroit.

Pour

Pour l'engager à continuer, on lui donne lieu de ne se pas repentir d'avoir commencé.

Enfin, quand une femme ne seroit, si cela se pouvoit, rien de tout ce que je viens de rapporter; quand elle n'auroit aucun des caracteres, aucune des qualitez que l'on vient de lire; quand elle seroit une de ces personnes, dont on ne dit mot, ausquelles on ne songe point, parcequ'on

n'a pas sujet d'y songer; qui ne se soucient pas même qu'on pense à elles; qui n'ont, pour ainsi dire, ni perfections ni défauts; qui ne cherchent ni à voir, ni à être vûes; elle doit toujours craindre qu'on ne la tire de son devoir; & cela, parcequ'elle est femme, & qu'il y a d'autres hommes que son mari.

Avant que de finir cette troisiéme Proposition, par laquelle je prétens que quand on aime

bien un objet, on ne veut s'attacher à aucun autre ; remarquez que tous les dangers dont je viens de parler, tirent beaucoup de force de l'oisiveté. Une femme oisive, une femme qui s'abandonne à la nonchalance, qui fuit le travail, qui est, pour ainsi dire, à charge à elle-même, parcequ'elle ne se souleve par aucune occupation ; cette femme se trouvant dans une si-

tuation si ennuyeuse, qu'arrive-t-il ? Il arrive que le premier objet qui la peut desennuyer, lui plaît. Il ne faut pas pour cela qu'il soit fort parfait. Elle est à moitié endormie; le moindre petit bruit la peut réveiller en sursault. Comme elle s'assoupit dans sa maison au milieu de son domestique, il n'y a que les gens du dehors qui la puissent tirer de son assoupissement. En voilà

assez pour cette remarque ; vous la pouvez étendre vous-même aussi-bien que moi ; Pour peu que vous en vouliez prendre la peine ; vous n'avez pour cela qu'à vous ressouvenir de vôtre disposition, quand vous êtes oisive, ou qu'à faire attention sur la disposition de celles qui se font une habitude de ne s'occuper de rien. Je passe cependant à ma quatriéme proposition.

bles, qu'elles montrent je ne ſçai quels agrémens, ſi on l'en veut croire. Pour cela les interprétations obligeantes, les forces de la prévention, les adouciſſemens adroits, les raiſonnemens captieux viennent au ſecours; enfin ſi on les voit, parcequ'on ne peut pas abſolument s'en diſpenſer, on fait du moins ſemblant de ne les pas voir; & l'on employe toute ſon induſtrie,

ſtrie, pour que les autres, ou ne les voyent pas, ou ne les voyent que par quelques bons côtez. Si vous aimez votre mari, voilà quelle ſera votre conduite; ſi vous ne l'aimez pas, voilà cependant quelle elle doit être; & vous devez faire d'autant plus d'attention ſur cet avis, que n'aimant pas votre mari, bien loin d'être portée à méconnoître ſes défauts, vous pourrez vous en

imaginer qu'il n'a pas. Et alors quels troubles, quelles brouilleries s'éleveroient entre vous ! comment pourroit-il vous souffrir, puisqu'il verroit que vous vous accrocheriez à tout, pour avoir prétexte de le mépriser ? Tous les jours les femmes qui n'ont pas la prudence que je vous suggere, en agissent de la sorte ; elles ne s'étudient qu'à trouver des imperfections dans leurs

maris; elles en entretiennent tous ceux qui les approchent; elles les décrient autant qu'elles peuvent. Comme elles ne veulent pas bien vivre avec eux, elles tâchent de prouver qu'ils sont haïssables, afin qu'elles soient justifiées en les haïssant. Non seulement elles se servent des défauts condamnables qu'elles remarquent & qu'elles font remarquer; mais encore de je ne sçai

combien d'autres, auſquels ils n'ont point d'autre part que celle que la nature, ou la fortune, ou le hazard leur ont donnée. La laideur, par exemple, l'inferiorité de naiſſance, ou de richeſſes, ou de ſcience; la ſuperiorité d'âge, les infirmitez, les manieres qui paſſent pour impolies, parcequ'elles ne ſont pas aſſez étudiées; les mauvaiſes contenances, la negligence dans l'habil-

lement ; elles ſont uſage de tout cela. Que de femmes follement entêtées de l'épée & du plumet, qui ne regardent leurs maris qu'avec indignation, parcequ'ils ſont couverts de la robe que leur profeſſion demande ! Que de femmes précieuſes & demi-ſçavantes qui ſont dégoutées de leurs maris, parcequ'ils parlent bien moins proprement qu'à propos ! Que de femines

ſottement vaines, qui rougiſſent en compagnie, lorſque leurs maris y arrivent, ou qu'elles les y trouvent, parce-qu'ils s'y montrent avec des habits dont elles croyent être deshonorées! Il n'y a pas long-temps que j'en ai vû une, qui étant aſſez mal avec la fortune, épouſa un jeune homme qui n'y étoit guerres mieux. Pendant vingt ans ils ont vécu aſſez paiſiblement en-

ſemble, le mari ſoute-
nant avec honneur par
ſon travail & ſon appli-
cation, ſa famille, quoi-
qu'elle fût augmentée
d'un grand nombre d'en-
fans. Depuis peu la fem-
me a herité d'un bien
aſſez conſiderable pour
les faire vivre & ſubſiſter
encore plus à leur aiſe.
A peine ce bien étoit-il
diſcuté & liquidé avec
toute la ſureté neceſſaire
pour les en rendre paiſi-
bles poſſeſſeurs, qu'elle

eſt devenue toute autre, & ſi differente d'elle-même, qu'il ſemble qu'elle ne ſoit plus la même femme, ou qu'elle ne reconnoiſſe plus ſon mari pour ce qu'il eſt. Elle a changé l'affection, la tendreſſe, l'attachement qu'elle avoit pour lui, en mépris, en haine & en une infidelité outrée.

Il s'enſuit de tout ceci, qu'une femme ne peut trop ſe tenir en garde, quand il s'agit de conſer-

ver l'eſtime qu'elle doit à ſon mari, quelques défauts qu'il ait, ou qu'elle s'imagine lui voir ; puiſque l'experience montre qu'il y a tant de prétextes qui peuvent la lui faire perdre. Qu'elle ſe reſſouvienne donc que, ſi l'amour qu'elle avoit pour lui, s'eſt retiré, elle doit du moins conſerver pour toujours cette conſideration qui le rendoit ſupportable par-deſſus tous les autres ; le regar-

der toujours avec des yeux aussi favorables & obligeans que ceux qui l'attiroient autrefois avec douceur, & qui le retenoient sans lui faire violence; ne faire d'attention sur ses défauts, qu'autant qu'elle croira pouvoir l'en corriger par de prudentes & judicieuses remontrances; les supporter avec patience, sans lui faire sentir ces aigreurs qui ne serviroient qu'à l'animer

contre elle, & par contre-coup, à l'animer elle-même encore davantage contre lui; taire ces mêmes défauts aux autres, ou employer toute l'industrie de la plus vive charité, pour en ôter tout ce qui pourroit le plus contribuer à le faire paroître coupable, à lui attirer du mépris, à le rendre odieux. Ces précautions vaudront presqu'autant que de l'amour.

Comme tout ce que je viens de dire, pour remplir cet article de l'amour, tend particulierement à donner des avis aux femmes pour leur conduite, ſuppoſé qu'elles n'aiment pas leurs maris; & qu'il ſe peut pourtant faire qu'il y en ait plus qu'on ne penſe, qui les aiment veritablement; je dois, ce me ſemble, en ſuppoſant de l'amour, dire quelque choſe qui ait rapport à

cette supposition. A dire vrai, il n'y a pas beaucoup à raisonner sur ce sujet, si l'on ne veut rien dire de superflu. Une femme qui aime bien son mari, n'a pas grand besoin de conseils ni de préceptes; c'est ce qu'il a le plus sujet de souhaiter; parceque ce devoir étant rempli, la pratique de presque tous les autres devoirs s'ensuit. Le plus important inconvenient, qui, à mon

avis, s'y puisse trouver; c'est quand la jalousie s'insinue dans l'amour; elle y fait d'ordinaire tant de ravages, que ses effets sont presque aussi funestes que ceux de la haine. Une femme jalouse ne connoît plus le repos; car elle n'en ressent plus la douceur, & elle est sans cesse occupée à troubler celui de son mari. Inquiétudes, défiances, plaintes, querelles, fureurs continuel-

les de la part de celle-là. Ennuis, dégoûts, impatiences, emportemens de la part de celui-ci. Elle le veut toujours voir; & lui est fatigué d'être toujours vû. Elle tient toutes ses démarches suspectes; & lui souhaite qu'elle n'en examine aucune. Elle est toujours aux écoutes; & lui trouve que c'est une incommodité insupportable, que d'être toujours écouté. Elle s'al-

larme ſur le moindre regard, ſur le moindre diſcours équivoque; & lui regarde comme un eſclavage fort onereux, d'être toujours obligé de ſe tenir ſur le qui vive, quand il ouvre les yeux ou la bouche. Quel tourment pour un mari, de voir qu'on donne ſans ceſſe des interprétations criminelles à ſes actions; de s'attendre, quand il eſt abſent, qu'à ſon rétour chez lui il y ſera

exposé aux expressions de la plus vehemente colere ; d'être obligé de rendre compte de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, même de tout ce qu'il pense, & d'être cependant assuré, que bien loin de le croire, on se persuadera que tous ses récits sont des mensonges que ses trahisons ont imaginez, & que sa mauvaise foi soutient ! Il y a des maris que ces troubles mettent dans

une ſituation ſi deſeſperante, qu'ils conſentiroient volontiers que leurs femmes leur fuſſent infideles, afin d'avoir plus de repos. En effet, rien ne détruit les emportemens d'une femme jalouſe, comme quand elle donne à ſon mari ſujet d'être jaloux à ſon tour. Un amant change tout ſon eſprit, en s'emparant de ſon cœur. Elle ne prend garde à la conduite de ſon mari, qu'au-

tant qu'elle cherche à connoître si elle n'autorise point la sienne. Elle vit pour lors avec lui beaucoup plus gracieusement que s'il ne vivoit que pour elle. La politique de la galanterie produit ces admirables effets. Extrémité qui surprend ceux qui ne sçavent pas que souvent une extrémité en produit une autre. Avoüez donc que la jalousie est fort pernicieuse, puisqu'elle

détruit toutes les douceurs de l'amour, & qu'elle peut détruire l'amour même.

Passons à la complaisance.

COMPLAISANCE.

N'Avoir point d'humeur propre, c'est-à-dire, plier celle qu'on a de telle sorte, qu'elle s'accommode autant que la justice & la raison le permettent, à toutes les

humeurs de son mari. Voilà le veritable caractere de la complaisance qui se doit trouver dans la societé conjugale ; & voilà aussi la source de la paix que l'on a tant sujet de souhaiter dans cette societé ; & le plus sur préservatif contre tous les troubles qui peuvent s'élever dans un ménage. Quand une femme s'est fait une habitude de cette complaisance ; que d'agrémens elle a dans sa

conduite ! égards, docilité, affabilité, prévenance, douceur, tout cela regne dans ses discours & dans ses manieres. Si un mari ne se rend pas à toutes ces charmantes démonstrations, c'est une bête farouche, intraitable & indomptable en tout sens.

Tombons dans un plus grand détail de ce que fait une femme complaisante ; afin que voyant un si beau portrait, vous

en ſoyez ſi agréablement touchée, que vous employiez tous vos efforts pour en devenir une fidele copie. Un tel modele peut, ce me ſemble, exciter à la pratique de la complaiſance, du moins autant que les raiſonnemens les plus forts & les plus étendus, puiſqu'en même temps que l'on en voit l'uſage dans ce modele, il ſeroit comme impoſſible qu'on ne fût pas convaincu qu'il

eſt également raiſonnable & utile d'être complaiſant.

Une femme complaiſante pour ſon mari ſe fait une étude continuelle de forcer ſon naturel, ſi elle ne le trouve pas diſpoſé à être ſouple, maniable & accommodant. C'eſt en effet par-là qu'il faut commencer de continuer juſqu'à ce qu'on en ſoit venu à bout ; c'eſt par-là qu'on établit le fondement de la complaiſance.

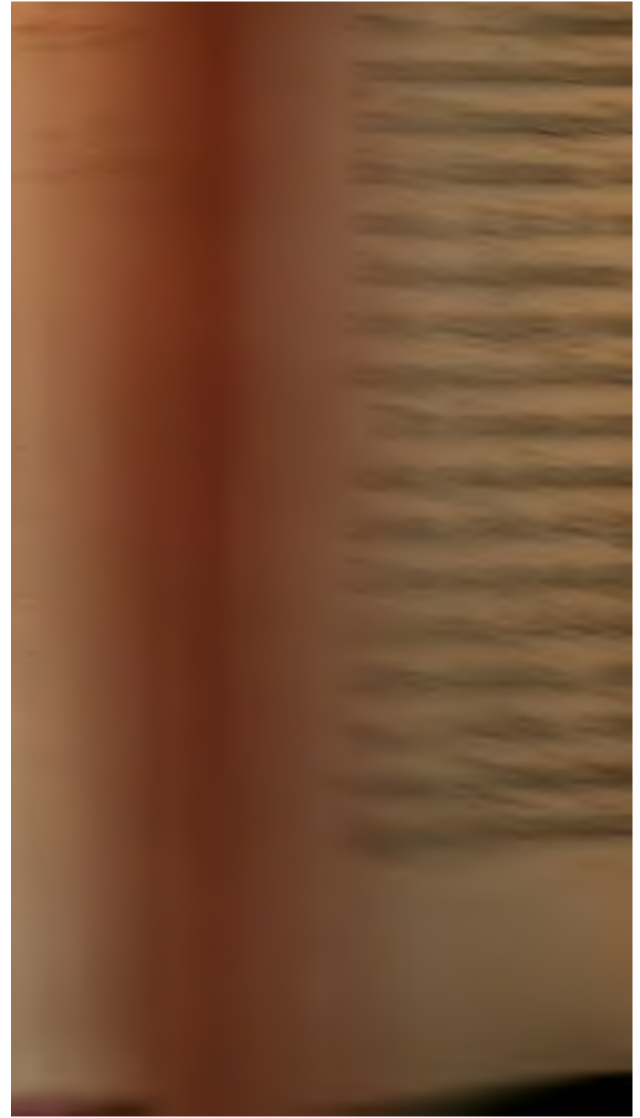
plaisance. Il en coûte, mais il en revient de grandes utilitez. Tous les jours ne se violente-t-on pas autant pour des fruits moins considérables ? Quelque emporté qu'on soit, marque-t-on ses emportemens en présence d'un Grand qu'on craint ou qu'on respecte, quelque sujet qu'il en donne par les mauvais traitemens qu'on en reçoit ? La situation d'une femme qui sera peut-

être obligée de passer le reste de ses jours avec son mari, ne merite-t-elle pas bien qu'elle fasse sur elle-même des efforts, pour consumer tout ce temps avec tranquillité? En gagnant son esprit, que d'agrémens elle trouve! que de chagrins elle évite! quelle confiance réciproque elle établit! quelles douceurs suivent cette confiance! & que les affaires domestiques se trouvent

bien de tous ces avantages ! Un mari exige de cette femme complaisante un consentement, pour lequel elle sent une résistance naturelle ; n'importe, elle consent, elle paroît même, si elle le juge necessaire, consentir aussi volontiers, que si elle y étoit portée d'inclination. Qu'est-ce que produit ce consentement ? le mari lui en tient compte, lui en sçait bon gré, lui en témoi-

gne sa reconnoissance ; se trouve engagé à avoir pour elle à son tour de la complaisance dans une autre occasion. Si elle le refusoit, il brusqueroit, il se mettroit en colere, il ne témoigneroit que de la mauvaise humeur pendant plusieurs jours ; il feroit, tant que dureroit son ressentiment, le contraire de ce qu'elle voudroit, quand même ses propres interests en devroient souffrir. Y a-

t-il aucune femme, quelque peu raisonnable qu'elle soit, qui ne se sente forcée de convenir, qu'entre ces deux partis, le premier est préferable au dernier ? Le plaisir qu'elle auroit à contenter son naturel, est-il comparable à celui qu'elle goûteroit en le domptant alors ? En remportant souvent une telle victoire sur elle-même, ce sont autant de démarches qu'elle fait, qui



on n'eſt cependant rien moins que ſociable, que l'on devient une peſante charge à ceux avec qui l'on compoſe cette ſociété! dans les plus nombreuſes communautez, il ne faut qu'une tête mal-faite pour y mettre tout en combuſtion; j'en citerois plus d'un exemple, s'il étoit néceſſaire. Jugez ſi une ſeule perſonne mal-accommodante, eſt capable de cauſer du trouble entre

tant d'autres qui vivoient ſociablement, de quels tourmens une femme de ce caractere n'afflige-t-elle pas un homme, qui par ſon état ne peut ſe diſpenſer d'être ſouvent avec elle ? Ne dire jamais un oui, qu'elle n'y oppoſe un non, ni un non, qu'elle n'y oppoſe un oui ; & ne pouvoir obtenir qu'elle revienne de ſon ſentiment, quelqu'injuſte qu'il ſoit, quelle amer-

tume, quelle aigreur ne trouve-t-on pas dans un tel commerce ? mais quelle douceur n'y goûte-t-on pas, quand non ſeulement elle eſt aſſez judicieuſe, pour n'opiner que par raiſon; mais encore aſſez complaiſante, pour ſe rendre au ſentiment de ſon mari, qu'elle n'oſeroit pourtant pas aſſurer être auſſi raiſonnable que le ſien ? Une femme qui eſt capable de faire de bonne

foi un tel ſacrifice, eſt, ou peu s'en faut, incapable de cauſer aucun chagrin à ſon mari, & il eſt difficile qu'un mari puiſſe chagriner ſa femme, quand elle eſt dans l'habitude de lui ſacrifier ainſi ſes ſentimens. D'ordinaire l'union des eſprits, ou ſuppoſe celle des cœurs, ou contribue à la former.

Une femme complaiſante pour ſon mari, n'eſt point rechignée, rebu-

tante, farouche, ſauvage, grondeuſe, chagrine ; mais comme elle veut abſolument lui plaire, elle ſe fait à ſon égard enjouée, careſſante, maniable, familiere, gratieuſe, gaye. Si un mari ne ſe rend pas à des manieres ſi engageantes, que peut-on penſer de lui, ſinon qu'il eſt ſauvage, farouche & brutal ? auſſi y en a-t-il peu qui y réſiſtent. Si quelque paſſion les reti-

re de temps en temps de leur maiſon, étant aſſurez d'y trouver ces agrémens, ils y retournent avec plaiſir. Une femme qui par ſes gratieuſetez attire ces retours empreſſez, ne peut-elle pas eſperer, qu'enfin ſon mari trouvant ſon chez-ſoi ſi conſtamment agréable, il y voudra reſter toujours? ce qui eſt aſſuré, c'eſt que, ſi elle obſervoit une conduite oppoſée,

elle n'auroit pas certainement ſujet de former cette eſperance. Elle ſe rendroit inſupportable; ſon mari la fuiroit autant qu'il lui ſeroit poſſible, ou, quand ne la pouvant fuir, il ſeroit obligé de reſter avec elle, il ſe rendroit inſupportable à ſon tour. Elle l'ennuyeroit, elle le gronderoit, elle le rebuteroit. Il l'ennuyeroit, il la gronderoit, il la rebuteroit. Quelle vie! quelle

ſocieté! la femme crie, le mari tempête, les enfans tremblent, les domeſtiques fuyent, les amis s'allarment, les animaux même s'effrayent. Conſiderez bien ce contraſte, formé d'une femme qui eſt complaiſante, & d'une autre qui ne l'eſt pas. Prenez votre parti là-deſſus. Je ne vous dirai pas lequel. La raiſon, votre intereſt, celui de votre famille, vous le montrent; appa-

remment vous n'en prendrez point d'autre.

Une femme complaisante pour son mari, fait ressentir les effets de sa complaisance, même à tout ce qu'il aime, & à tout ce qu'il considere. Pour lui faire plaisir, elle fait accueil à ceux qui lui en font; ses amis sont toujours les bien-venus; elle est attentive à lire dans ses yeux, pour connoître ceux qui lui plaisent le plus, afin de pro-

portionner la reception qu'elle leur prepare, à ce qu'elle aura connu par l'examen qu'elle vient de faire. Bien éloignée des manieres d'agir d'une femme, trouble-fête, qui, sans se soucier du goût de son mari, ne suit que le sien propre; & pour se contenter en cela, se montre déplaisante à ceux qu'elle hait (peut-être seulement parceque le mari les aime) leur fait une mine noire,

noire, les brusque, les brutalise, & enfin les oblige de se bannir eux-mêmes d'une maison où ils sont si mal-reçûs, quelques instances que le mari leur fasse pour les engager à y retourner; bien éloignée, dis-je, de ces manieres d'agir, la femme complaisante ne se contente pas de se conformer aux desirs de son mari; elle les devine, elle les prévient, elle devient amie de ses amis, elle les

accable, pour ainſi dire, de toutes les marques d'eſtime & d'affection que la bien-ſéance lui peut permettre ; démonſtrations qui partent d'une politique bien judicieuſe, ſi elles ne viennent pas du cœur : car par ces démarches officieuſes, par ces amorces obligeantes, en attirant les amis de ſon mari, elle l'attire lui-même de telle ſorte, que par-tout ailleurs il ne ſe trouve

point si-bien que chez lui. Quand elle n'auroit que cet avantage, n'est-elle pas bien payée de sa complaisance ? mais cet avantage ne lui demeure pas seul ; il y en a d'autres à la suite qu'elle doit compter pour beaucoup. Ceux-ci, par exemple.

Son mari sera moins tenté de faire des maîtresses en ville ; tentation qui obsede d'ordinaire ceux à qui leurs femmes rendent leur

maiſon odieuſe, & à laquelle ils ſuccombent très ſouvent.

Il ne courera pas les Académies de jeu, où autant par les friponneries dont on eſt aſſiegé, que par les malheurs du hazard, ou par le défaut d'habileté, on court riſque de déranger extrémement ſes affaires, de ſe ruiner par l'argent conſiderable qu'on peut perdre. Comme les gracieuſetez de ſa femme

ne lui interdiront pas ce plaisir chez lui, il se le donnera avec plus de moderation & moins de danger.

Rarement fréquentera-t-il les cabarets, les Traiteurs, où souvent on fait des excès fort contraires à la santé, & que l'on paye pourtant bien cher. Pourquoi iroit-il dans ces sortes de lieux? Seroit-ce pour y avoir plus de liberté? Sa femme ne la lui ôte

point; au contraire, elle lui donne tous les témoignages possibles, pour lui prouver qu'elle n'a pas de plus grande joye, que quand elle voit qu'il se divertit. Est-ce pour être plus délicieusement regalé? Il n'a qu'a parler, elle ne ménagera rien pour le traiter de son mieux, autant que son pouvoir le lui permettra. De plus, y a-t-il dans cette sorte de divertissement un plus délicieux

regal, que d'être chez ſoi, d'être dans un lieu où l'on eſt le maître, avec quelques amis intimes, avec une entiere liberté, avec une femme qui s'accommode à tout ce qu'il veut?

Comme ſon mari ſe tiendra dans ſa maiſon bien plus aſſiduement, que ſi elle lui montroit une mauvaiſe humeur, il lui ſera d'un grand ſecours pour réduire ſes enfans & ſes domeſti-

ques à leur devoir.

J'aurois trop à dire, si je voulois donner ici un détail de tous les biens qu'une femme produit chez elle, en rendant par sa complaisance sa maison agreable à son mari; chacun peut suppléer à ce que je tais, en considerant avec attention ce qu'il y a à desirer & à craindre dans un ménage. Je ne m'étends pas davantage sur la complaisance, parcequ'il y

y aura bien des choses dans ce que je vais dire sur la patience, qui y auront rapport.

PATIENCE.

LA patience est une vertu bien importante dans la societé conjugale ; ses effets regardent & le mari & la femme, & les enfans, & les domestiques. Mais comme il y naît tous les jours un grand nombre d'oc-

casions très propres pour la mettre à bout & pour la faire perdre ; il est, ce me semble, d'une grande necessité d'en montrer l'importance, afin qu'on ne neglige rien de tout ce qui peut servir à l'acquerir & à la conserver.

Pour qu'une femme ait de la patience, il faut qu'elle se défasse autant qu'elle pourra de certaines sensibilitez & délicatesses qui font qu'on

s'allarme, qu'on s'inquiete, qu'on ſe trouble, quand il ſe preſente quelque contradiction, quelque mépris, quelque reproche, quelque dépendance à ſouffrir. Pour qu'une femme ſe raſſure, ſe fortifie, ſe plaiſe dans la patience, il faut qu'elle aime par-deſſus tout la paix avec ſoi-même & avec les autres, & entre tous ces autres, qu'elle aime particulierement à avoir cette paix

avec son mari. Qu'elle ne perde donc point de vûe cette paix qui fait le fondement des principaux agrémens de l'union conjugale, & sans laquelle, bien loin qu'il y ait quelque agrément d'union, il n'y a pas même d'union veritable. Or cette paix ne se trouve jamais avec l'impatience; elles sont l'une & l'autre incompatibles: Comment pourroient-elles s'associer ensemble,

puisque la paix suppose toujours la tranquillité, & que l'impatience ne subsiste point sans agitation ? Mais la patience lui convient parfaitement ; car elle ne demande que le repos, ou plûtôt elle-même le produit.

Je viens de dire qu'il y a bien des occasions qui peuvent faire perdre la patience, & la mettre à bout : Examinons en détail ces occasions, &

à mesure qu'elles se présenteront à notre examen, voyons ce que peut faire une femme, afin qu'elle ne s'y impatiente point.

Le mariage est un joug, le mari en a l'autorité, & la femme y est soumise. Cette soumission pouvant lui devenir fort onereuse, elle peut s'y impatienter; il n'y a rien là qui ne puisse arriver, & qui n'arrive en effet fort souvent. Il y a des filles

qui s'ennuyant extrémement de la contrainte où elles étoient avec leurs parens, ne ſouhaitoient ſe marier, que pour ſe dédommager de cette contrainte; elles regardoient un jour de nôces, comme la fin de leur eſclavage, & le commencement d'une vie libre, où elles ſe flatoient de l'eſperance de faire tout ce qu'elles voudroient, de n'être gênées en rien, & de vivre dans une en-

tiere indépendance. Ce qui leur donnoit particulierement ces idées flateuſes, c'eſt qu'elles voyoient les amans ſi ſoumis à leurs maîtreſſes, ſi complaiſans pour elles, ſi obéiſſans à toutes leurs volontez, ſi prévenans pour les ſatisfaire en tout ce qu'elles ſouhaitoient, qu'elles ne doutoient pas qu'ils ne fuſſent étant maris, les mêmes qu'ils étoient amans. Vous jugez bien qu'une

fille qui s'est engagée dans le mariage en vûe d'avoir une liberté si riante, & de jouir d'un empire si flateur, n'a rien moins qu'une disposition à souffrir avec patience l'autorité d'un homme dans qui elle prétendoit ne trouver que de la soumission & de l'obéissance. Il y en a qui étant filles n'avoient pas ces idées ; mais qui étant devenues femmes, ne trouvent pas moins

insupportable de se soumettre à leurs maris. Convenons, sans nous travailler, pour connoître ce qui peut produire l'aversion qu'elles ont pour la dépendance; convenons, dis-je, qu'il y en a peu, ou plûtôt qu'il n'y en a aucune qui n'aimât mieux ordonner qu'obéir. Il n'y a point du tout sujet de s'en étonner; car ce sentiment est si naturel, que ceux-là sont veritablement di-

gnes d'admiration, qui en ont un contraire. Etabliſſons donc cette verité; c'eſt que la dépendance dans une femme à l'égard de ſon mari, lui donne ſouvent des tentations d'impatience. Voici les reflexions que je voudrois qu'elle fiſt, pour ſe fortifier contre ces tentations, afin de trouver de la tranquillité au lieu de trouble dans ſa dépendance.

1°. Une femme en ſe

ſoûmettant à ſon mari, ſuit un ordre, que les Loix ont établi, que la raiſon juſtifie, que l'uſage confirme, & que la Juſtice autoriſe. Ouy; il faut abſolument qu'elle ſe ſoûmette; c'eſt ainſi que les Loix divines & humaines l'ont ordonné. En vain les rapporterois-je ici; il n'y a aucune femme qui les ignore; car l'on a été très exact à les en inſtruire. Mais voici ce qu'elles ne ſça-

vent peut-être pas si-
bien ; c'est que la raison
justifie ces Loix. Voici
comment : Il faut qu'il y
ait toujours quelque sub-
ordination dans les so-
cietez ; & cela, parceque
comme les esprits qui les
composent ne se ressem-
blent pas tous en raison-
nemens, en inclinations,
en desirs, en vûes, en in-
terêts, il est comme im-
possible qu'ils puissent
s'unir assez unanime-
ment ensemble, pour re-

gler, ordonner, & conduire. Nous avons tant d'exemples de cette incompatibilité, qu'on regarde comme un prodige cette concorde quand elle se trouve même entre deux sujets. Voilà la raison pourquoi dans la societé que forment le mari & la femme, il faut que l'un regle, ordonne & conduise. Les contradictions que l'on remarque continuellement entre les maris & leurs

femmes, prouvent mieux que tout ce que je pourrois dire, combien cette subordination est nécessaire dans cette petite société. Il faut donc qu'entre ces deux personnes il y en ait une qui domine. Qui est-ce qui doit avoir cette domination, si ce n'est le mari qu'on éleve pour cela, qui est chargé de ce soin? Toute l'éducation qu'on donne aux hommes, ou du moins qu'on leur doit

donner, ne tend qu'à les former de telle ſorte qu'ils ſe rendent capables de ſe gouverner eux-mêmes & les autres. A la verité on n'a pas toujours en vûe de les inſtruire directement pour gouverner un ménage particulier; mais on leur apprend à être utiles au Public par des ſciences, par des arts & par des exercices qui les rendent propres à raiſonner, à connoître, à travailler; c'eſt

c'eſt par conſéquent à eux qu'appartient la conduite des ſocietez où ils ſe trouvent, plûtôt qu'aux femmes qu'on n'éleve pas dans les mêmes connoiſſances, dans les mêmes arts; ni dans les mêmes exercices.

Pourquoi, diront les “
femmes, ne nous don- “
ne-t-on pas ces inſtruc- “
tions auſſi-bien qu'aux “
hommes? Pourquoi ne “
nous met-on pas dans “
ces pratiques? Eſt-ce “

„ que nous ne ſommes „ pas diſpoſées auſſi-bien „ qu'eux à être inſtrui- „ tes ? Eſt-ce que nous „ ne pourrions pas agir „ comme eux ? Qu'on „ nous mette dans l'ha- „ bitude, afin d'en faire „ l'épreuve. Voilà de grandes queſtions ! des Auteurs ont fait de belles, de ſçavantes & de longues diſſertations pour y répondre; j'y renvoye les curieux. J'en pourrois auſſi faire une

à ma maniere, éplucher la Morale, fouiller dans la Phÿsique & en tirer des raisons pour appuyer & faire valoir mon opinion. Mais si je décidois en faveur des hommes, les femmes ne me croiroient point; si en faveur des femmes, les hommes ne me croiroient pas plus; & ainsi ce seroit toujours à recommencer. Au lieu de dissertation, voici ce que j'ai à dire. Tant qu'on

élevera les hommes dans la connoiſſance des choſes qui ſont néceſſaires pour ordonner, pour regler, pour conduire, il eſt de la raiſon qu'ils conduiſent, qu'ils reglent, qu'ils ordonnent. Quand on aura changé la maniere de les élever, alors il ſera auſſi de la raiſon, que les femmes ayent un empire ſur eux, & qu'ils leur ſoient ſoûmis. Mais comme on n'en eſt pas encore venu à ce chan-

gement, à cet échange, & que depuis qu'il y a des hommes & des femmes, l'éducation a été, generalement parlant, à peu près telle que nous la voyons, il est juste que la même subordination subsiste; & ainsi les femmes ne doivent point se jetter sur le ton plaintif à cet égard. Il est donc de l'usage que les femmes soient soûmises à leurs maris, & cet usage est si ancien, qu'on peut

dire qu'il en confirme l'habitude, puisqu'il l'a produite. Ajoutons que la Justice autorise cette soumission, que les Loix ont établie, que la raison justifie, & que l'usage confirme. Si les femmes se révoltent contre cette institution, l'experience nous montre combien la Justice est exacte à les faire rentrer dans leur devoir. N'est-il donc pas de la prudence de se soumettre plûtôt de bon

gré, que par force ?

Si tous les raisonnemens que je viens de faire, ne vous contentent pas, quoiqu'ils doivent être pourtant du goût d'une personne raisonnable, retranchez-vous du moins dans cette necessité de vous soumettre, dont vous ne pouvez vous dispenser. Car quelque chose que vous disiez, de quelques intrigues que vous vous serviez, quelques pré-

prétextes que vous mettiez en uſage, votre mari ſera toujours le maître. Si vous ſouffrez ſon joug avec impatience, vous le rendrez vous-même plus peſant, & par votre mauvaiſe humeur vous exciterez votre mari à l'appeſantir. Si vous vous ſoûmettez de bon cœur, n'y ayant point de contrainte, il vous ſemblera ſi leger, que vous croirez ne porter rien; & votre mari ſe

se fera un plaisir de vous en soulager. Il n'y a gueres de femmes sages qui trouvent leur dépendance onereuse, à moins que leurs maris n'exigent d'elles de certaines obéissances contraires à la Religion ou aux bonnes moeurs. En ce cas, on ne doit pas trouver leur chagrin condamnable; & elles ont raison de chercher des voyes raisonnables pour détourner un tel joug. Ce

n'eſt pas de ces ſortes d'obéiſſances dont il s'agit ici, mais de celles qui ſont inſéparables de la dépendance, ou plûtôt de la dépendance même en general. Preſque toujours les femmes ne ſont mécontentes à cet égard, que parceque l'autorité de leurs maris ne s'accorde pas à ce qu'elles ſouhaitent, & que ce qu'elles ſouhaitent eſt contraire à la raiſon. Quand on aime dans cet

état à remplir ſes devoirs, rarement ſe plaint-on de la dépendance; car rarement s'y oppoſe-t-elle. Prenez-y bien garde ; cette autorité qui eſt ſi à charge à de certaines femmes, ne les empêche pas de ſatisfaire à leurs obligations. Quels ſont donc les empêchemens qui viennent de cette autorité, & qui ſervent de prétextes à tant de plaintes ? C'eſt qu'elles n'ont pas une entiere liberté

d'aller où elles ne devroient pas aller; de prendre des plaisirs qui ne sont pas du goût de la sagesse comme du leur; de lier des commerces, & de faire des parties qui ne conviennent point aux intérêts du mari; de se dissiper par une vie trop libre, pour ne pas dire vagabonde, pendant qu'elles en devroient mener une sedentaire; ou même de donner leur temps à la pieté par des

œuvres de surérogation, au lieu de l'employer à regler leur domestique, afin que rien ne s'y passe de contraire au fondement de la vraye pieté, je veux dire, les bonnes mœurs.

Enfin, moins votre dépendance vous sera onereuse, plus vous serez contente de votre état, & par une consequence naturelle, plus vous y trouverez d'agrémens : S'il arrive que votre mari

vous fasse sentir cette dépendance plus qu'il ne devroit, servez-vous de toutes les voyes les plus douces pour l'adoucir lui-même, & le porter à ne point donner dans cet excès. Je ne croi pas que vous alliez vous persuader que l'impatience puisse produire cet adoucissement. En tout cas, si vous vous le persuadez, la suite vous prouvera que vous vous étiez fait une illusion fort propre

pour troubler votre repos. Car quelle sera cette suite ? Vous ne ferèz riėn qu'avec chagrin; & il se fera un plaisir de vous avoir chagrinée : Vous affecterez de lui résister en tout ; & il affectera de vous donner des matieres continüelles de résistance, afin de vous tourmenter davantage. Vous serez toujours sur la négative en tout ce qu'il exigera de vous; & par un malin divertis-

ſement, il vous fournira tant de ſujets de contradiction, que votre impatience ſe changera en une eſpece de déſeſpoir; enfin vous le troublerez, & il vous troublera; vous l'impatienterez, & il vous impatientera; vous le harcellerez, & il vous harcellera; vous le haïrez, & il vous haïra. Ne regardez point tout ceci comme des réflexions creuſes qui n'ont point d'autre ſubſiſtance, que

celle que donne un certain tour d'eſprit qui ſe travaille pour raiſonner & inventer en apparence des preuves à ſes imaginations ; une experience continuelle prouve & démontre leur ſolidité. Prenez donc le parti de la patience ; conformez-vous aux volontez de votre mari ; faites-en les vôtres, de telle ſorte que vous ſembliez bien moins obéir, que faire ce qu'il vous plaît. Si

elles sortent des regles de la raison, tâchez de les y faire rentrer. Mais pour cela, ne lui montrez pas d'abord de la résistance; car quelques remontrances raisonnables que vous lui fassiez dans la suite, elles ne produiront rien; parcequ'il présumera que vous avez bien plus en vûe de vous révolter, que de le rendre équitable. Marquez-lui plûtôt que vous ne sentez pas en vous la

moindre opposition à faire ce qu'il exige ; que vous êtes prête à le contenter en tout ce qu'il souhaite. Par ces manieres soumises, vous le disposerez à vous écouter, & peut-être à changer de sentiment. Et si vous êtes assez heureuse pour obtenir ce changement par l'industrie de votre complaisance, & que dans la suite l'experience lui prouve que vous aviez raison de l'y enga-

ger. Dans la ſuite auſſi que ne devez-vous pas eſperer de cette premiere démarche ? Vous avouerez, que dans la dépendance, on gagne bien plus à ſe ſoumettre, qu'à réſiſter.

Venons à d'autres conſiderations pour vous exciter à la patience dans l'obéiſſance que vous devez à votre mari.

20. Une femme, en ſe ſoûmettant à ſon mari, donne un louable exem-

ple à ses enfans & à ses domestiques. Toute femme ne doit point perdre de vûe l'obligation où elle est de donner cet exemple; elle ne doit point être si fort attachée à ses volontez, que pour les contenter, elle neglige la conduite édifiante qu'elle doit observer dans sa maison. Comme les enfans & les domestiques ne souffrent pas volontiers, ceux-là, le joug de leur pere; ceux-ci, le

joug de leur maître, & qu'ils ne demandent pas mieux que d'avoir des prétextes, ſinon de ſecouer tout-à-fait ce joug, du moins de s'y dérober autant qu'il s'en préſente d'occaſions favorables; rien ne les y anime plus, que quand la mere, la maîtreſſe leur en montre le chemin. La même raiſon qu'elle s'imagine avoir de ſe révolter, eſt ſi convenable à leurs ſouhaits, qu'ils s'en ſaiſiſſent

pour en faire usage à leur tour. Et ainsi un pere de famille se trouve chez lui au milieu d'autant d'ennemis, qu'il y a de gens qu'il nourrit & qu'il entretient par ses soins, par son attention & par l'assiduité de son travail. Mais si elle se soumet, si elle est patiente à suivre les ordres qui demandent sa soumission ; en même temps elle excite par cet exemple ses enfans & ses domestiques

à se soumettre ; elle acquiert un droit de leur remontrer impérieusement les loix de ce devoir, & de les forcer à y satisfaire ; ce qu'elle n'oseroit pas faire avec hardiesse, si elle leur donnoit un exemple contraire par sa conduite. Il faut encore qu'elle se persuade que sa patience à se soumettre à son mari, sera pour eux un exemple qui les portera à se soumettre à elle-même. En faisant

faisant valoir l'autorité de son mari, elle fera valoir la sienne propre. Ayant son mari pour elle, elle l'aura contre eux, s'ils refusent de lui rendre ce qu'elle a droit d'en exiger. Autre consideration.

3°. Une femme, en se soumettant à son mari, contribue avec lui à l'arrangement de leurs affaires domestiques. Le mari est chargé particulierement du soin & de

la direction de ses affaires; c'est lui qui sçait le mieux ce qu'il faut pour les conduire, & qui est le plus capable du travail nécessaire pour les faire tourner à bien. Cette intelligence & cette capacité sont donc pour la femme des raisons qui la doivent engager à se rendre à ce qu'il desire, quoique par ses raisonnemens, elle conçoive des consequences contraires à celles qu'il tire

de ce qu'il veut qu'elle fasse. Jugez des inconveniens qui arrivent dans ces occasions, quand, afin de contenter l'aversion qu'elle a pour se soumettre, elle se tient avec opiniâtreté à son opinion. Non seulement elle ne veut pas faire ce que son mari demande d'elle, elle le traverse encore autant qu'elle peut, afin qu'il n'agisse pas ainsi qu'il se l'est proposé. Toute remplie

des desseins que *lui* fournit son entêtement, elle met en usage toutes les intrigues dont elle est capable, pour ruiner les moyens qu'il avoit destinez au succès de son entreprise. Si cependant elle ne réussit pas, elle se croira assez bien récompensée par le plaisir qu'elle a eu à résister; c'est, à ce qu'elle s'imagine, un gain considerable pour elle, que d'avoir diminué en quelque cho-

se sa dépendance. Si elle réussit de sorte que les affaires en souffrent, & qu'il lui en arrive du dommage à elle-même & à sa famille, n'importe; tout cela ne lui donne pas tant de chagrin, qu'elle a eu de joye en résistant; & qu'elle en a en voyant les fruits de sa résistance.

Finissons cet article qui regarde la dépendance d'une femme, & la patience qu'elle y doit

conſerver. Il m'a mené plus loin que je ne m'y attendois ; auſſi cette matiere fournit-elle beaucoup ; & elle eſt d'autant plus importante, que cette dépendance eſt la ſource de la pluſpart des impatiences des femmes ; & qu'on peut compter beaucoup plus ſur elles, ſi elles s'y ſoumettent avec une réſignation de bonne foi. Il me paroît même, qu'après tout ce que je viens de

dire, peu de raiſonnemens me reſtent à faire, pour les exciter à être patientes. Voici ce que je juge à propos d'ajoûter.

Une femme qui a un mari bourru, emporté, débauché, bizarre, capricieux, eſt aſſurément expoſée à bien des tentations d'impatience, & je conçois qu'il lui faut bien de la force pour y réſiſter. Voyons ce qu'elle peut faire pour trouver cette force; pour

ſupporter patiemment un mari qui ſe préſente très-ſouvent devant ſes yeux avec ces défauts, qu'il faut cependant qu'elle conſidere, qu'elle ménage, & à qui elle doit de la ſoumiſſion. Mais eſt-il néceſſaire qu'elle ait tant de force, pour ſe tenir tranquille, quand elle a à ſupporter un tel mari, j'entens, pour ne pas donner des démonſtrations exterieures de mécontentement,

ment, qui le puissent animer, irriter, indigner contr'elle? car pour les ressentimens interieurs, j'avoue qu'il n'est pas facile d'empêcher qu'ils viennent, ni de les réprimer entierement, quand ils sont venus. Si cependant elle trouve qu'il y ait de grandes difficultez à ne lui pas faire paroître réciproquement de l'agitation, de la colere, de l'indignation, qu'elle fasse les

réflexions ſuivantes.

Votre mari eſt emporté, violent, furieux; il en vient ſouvent contre vous juſqu'aux invectives les plus atroces; quelquefois il pouſſe même ſes emportemens plus loin. Vous êtes à plaindre, il eſt vrai; plaignez-vous, ſi vous le voulez; c'eſt bien le moins qu'on puiſſe accorder aux perſonnes qui ſont dans les ſouffrances, que de leur

permettre de dire qu'elles souffrent. Mais en même-temps que vous vous plaignez, plaignez aussi ce mari furieux, violent emporté ; car malheureusement pour vous & pour lui, il est peut-être né avec un temperament qui le jette dans ces excès ; la malice y a moins de part que la nature. N'avez-vous pas remarqué souvent, que, quand il est revenu de ces premiers

mouvemens, qui vous allarment, le ressouvenir lui en donne tant de confusion, qu'il ne sçait quels termes employer pour vous en témoigner son repentir ? Prenez ces momens pacifiques, pour lui faire des remontrances sur son égarement ; marquez-lui, que vous êtes plus sensible au tort qu'il se fait à lui-même, qu'aux insultes que vous en recevez. Faites-le ressouve-

nir, que bien loin de donner injures pour injures, vous n'avez répondu que par des larmes, à tous ses mauvais traitemens. Assûrez-le que, s'il lui arrive de recommencer ses violences, vous ne vous vengerez qu'en recommençant de gémir : & enfin, priez-le de vous dire ce qu'il souhaite que vous fassiez pour lui ôter ces occasions d'excès, afin que par les

ſoins que vous prendrez pour aller au devant de tout ce qui peut l'y exciter, il n'ait que des ſujets de vous traiter avec amitié & avec douceur. De bonne foi, ne convenez-vous pas, qu'il y à bien plus à gagner par cette conduite, que ſi vous vous ſerviez contre lui des expreſſions & des démonſtrations violentes, dont ſe ſervent d'ordinaire celles que l'impatience poſſe-

de, & que la vengeance seule peut soulager?

Il y a des femmes, qui impatientes de voir leurs maris se plonger dans les débauches, les persécutent sans relâche, avec des manieres qui les font bien plus fuir de leur maison, qu'elles ne les y rappellent; elles les poursuivent même jusques dans les lieux où au milieu de la bonne chere, ils se divertissent avec des

gens de plaiſir comme eux, & là elles fulminent contr'eux toutes les injures qui leur viennent à la bouche. Ceux-ci couverts de confuſion & de honte, s'emportent à leur tour contr'elles, & pour les deſeſperer, prennent réſolution de faire encore pis. Vous ne doutez pas, que, quand ils ſe trouvent raſſemblez dans leur maiſon, il ne s'y faſſe un étrange cha-

maillis. Je ne parle point de la Comedie qu'ils donnent au Public, tout le monde ſçait, qu'il arrive fort ordinairement que l'indiſcretion d'une femme donne ce ſpectacle. Faut-il s'étonner, après cela, s'il n'y a plus de reſſource pour les réünir d'affection avec leurs maris? qu'on parle de cette réünion aux deux parties, chacune croit avoir ſes raiſons pour la refuſer, & n'en

démord point. Elles ont tant de differens témoins de leurs démarches, qu'elles regarderoient comme un affront de se dédire de ce qu'elles ont résolu. De là, des divisions éternelles; des intrigues pour se séparer; des troubles, des querelles sans fin, si l'on est obligé de vivre ensemble; des dérangemens de ménage; des occasions aux enfans & aux domestiques de se jet-

ter dans le deſordre, parceque le pere & la mere ſont ſi occupez de leurs averſions, qu'ils ne ſongent à rien moins qu'à regler leur famille. La mere tâche de mettre les enfans dans ſon parti contre le pere, le pere en fait autant contre la mere. On mêle même, ſans ſe ſoucier de la bienſéance, les domeſtiques dans ces conſpirations ; &, pour les gagner, on leur laiſſe faire tout ce qu'ils

veulent, comme si l'on faisoit plus de cas de leurs suffrages, que de l'autorité qu'on a sur eux, & des services qu'ils sont obligez de rendre. Quelles terribles suites, quels effroyables effets de l'impatience d'une femme, en comparaison de tout ce qui arriveroit, si elle étoit patiente dans ses mécontentemens! Sa patience produiroit tout le contraire de ce qu'on vient

de lire. Choisissez, & que votre repos vous détermine.

Un autre moyen qui peut vous exciter à la patience, à la vûe des défauts de votre mari, c'est de faire souvent des retours sur vous-même, pour voir si vous ne lui donnez pas aussi sujet de s'impatienter. Entrez, pour cela, autant que vous pourrez dans le détail de votre humeur & de votre conduite. Si

vous êtes parfaite en tout, assurément vous ne *le* devez chagriner en rien; il auroit tort de se plaindre de vous ; & comme vous êtes un trésor qui ne se trouve nulle-part, il ne peut vous ménager & vous conserver avec trop de soins. Je craindrois pourtant qu'à force d'avoir des perfections vous ne fussiez enfin pour lui un certain sujet d'impatience que vous concevrez mieux

que je ne pourrois l'expliquer. Tout ce que je puis dire, c'est que souvent une femme qui se flate d'être très parfaite, si c'est en qualitez d'esprit, elle s'en fait trop accroire; si c'est en qualitez du corps, elle veut trop que les autres le croyent & en soient instruits. Or cette bonne opinion qu'elle a d'elle-même, & qu'elle veut que les autres en ayent, accommode rarement un mari. Quoi qu'il en soit, étant

veritablement parfaite, vous serez celle de toutes les femmes qui devra le moins impatienter, pourvû que vous ne vous en teniez qu'à la perfection. Mais si, tous les interêts de l'amour propre mis à part, vous connoissez par un exacte & fidele examen de vous-même, que vous avez des défauts, vous jugez bien qu'il les connoît peut-être encore mieux que vous ; & il se peut faire

que

que ces défauts ne soient pas moins impétueux que les siens; mais tels qu'ils soient, il n'y a pas d'apparence qu'ils lui plaisent & qu'ils lui fassent plaisir. Or, pour peu qu'à vos défauts vous joigniez des démonstrations d'impatience contre les siens, le chagrin qu'il en concevra, grossira & enlaidira beaucoup les vôtres, de sorte qu'ils lui deviendront bien plus insupporta-

bles ; & alors il aura du moins autant besoin de patience que vous. Et je doute fort que les remontrances le fassent rentrer en raison à cet égard : car les maris sont des gens, qui parcequ'ils sont maîtres, mettent leur superiorité à tant d'usages, & en font matiere de tant de prétextes, qu'il n'est pas aisé de s'en défendre. Je l'ai déja dit, qu'ils ayent tort ou non, il faut se soumettre;

& ainsi le plus sûr, c'est de les tourner toujours du côté de la douceur, & d'y rapporter toutes les démarches qu'on fait auprès d'eux. Agissez avec les autres, comme vous voudriez qu'on agît avec vous. Oserois-je employer ici cette maxime? J'en demande la permission, parcequ'elle est, pour ainsi dire, si usée par la multiplicité des repetitions qu'on en a faites, que je crains

que certains esprits n'en prennent occasion pour critiquer tout l'ouvrage. J'entends ces esprits qui aimeroient mieux qu'on leur donnât une pensée contraire au sens commun, qu'une autre qui y conviendroit, mais qui seroit trop commune. Hé bien qu'ils le critiquent. Cette maxime si commune, n'en sera pas pour cela moins vraye, & n'en conviendra pas moins au sujet

que je traite. Je suppose donc que vous ayiez des défauts; &, à parler franchement, je croi que je puis avancer hardiment cette supposition. Quelque chose que vous disiez pour assurer que non ; je compte pourtant là-dessus, & je fais ce raisonnement : Si je me trompe, c'est-à-dire; si vous êtes parfaitement parfaite, hé bien, il ne sera pas pour vous ; une infinité d'autres s'en

pourront servir, & ainsi il ne tombera pas à terre. Ayant des défauts, agissez donc avec votre mari, comme vous souhaiteriez qu'il agît avec vous. N'est-il pas vrai qu'il allumeroit votre colere, qu'il vous offenseroit sensiblement, s'il vous reprochoit, par exemple, que vous avez une humeur si inégale, qu'on ne peut compter sur aucun de vos sentimens, qu'autant que peut

durer la nouveauté du plaisir que vous y goûtez; ou qu'il s'est fait une si considerable diminution dans vos agrémens, que depuis trois, quatre, cinq ou six ans, vous êtes changée du beau au laid; que vous aimez beaucoup mieux vous montrer dans votre changement aux nouveaux venus, qu'à ceux qui vous ayant connue dans votre beau, se dégoûteroient de vous par

la comparaison de ce que vous étiez avec ce que vous êtes ; qu'on vous regarde comme un objet digne de pitié & de compassion , parceque tant d'yeux étant ouverts sur cette mortifiante métamorphose, vous seule les avez fermez, vous seule ne voulez absolument ni la voir ni l'avouer ; où que vous ne vous jettez dans la réforme , que parceque vous soupçonnez que votre visage ne s'est,

s'eſt, pour ainſi dire, que trop difformé, pour vous y engager ; ou que vous ne pouvez vous réſoudre à paſſer pour vieille, quoique vous ne puiſſiez, malgré vos artifices, fuir à certains traits qui déclarent votre âge ; ou que vous vous paſſionnez pour des parures qui pleurent, pour ainſi dire, ſur vous, tant elles ſont mal-à-propos placées, & qui vous défigurent plus qu'elles ne

vous embelliſſent ; ou que vos minauderies ſont regardées comme autant de grimaces qui font rire, ſi elles ne font pas peur ; ou que vous êtes ménagere, même avare en tout, excepté en ce qui convient à votre luxe, à votre plaiſir, à votre paſſion ; ou que, par une préſomption ridicule, vous mépriſez bien des femmes, qui cependant vous effacent ſi fort quand vous êtes en leur

présence, que le plus raisonnable parti que vous devriez prendre, ce seroit de ne vous trouver jamais avec elles; ou que vous croyez vous faire beaucoup valoir par votre fierté, pendant qu'elle est des plus mal placées; ou que vous prenez la magnificence des habits pour la mesure du merite des personnes qui les portent; ou que vos airs précieux sont d'autant plus pauvres, qu'ils

vous rendent extrémement méprisable; ou que votre toilette qui fait la plus ample & la plus importante partie de vos occupations, vous sert autant à déranger votre esprit, qu'à arranger votre corps? Vous *allez* peut-être dire que vous n'avez aucun de ces défauts, & ainsi mal-à-propos vous en feroit-il reproche. J'avoue qu'il se peut faire que vous n'ayez aucune des im-

perfections que je viens de vous remettre devant les yeux. Mais comme il s'en faut bien que j'aye rapporté tous les défauts que les femmes peuvent avoir, sans doute vous avez quelques-uns de ceux que je passe sous silence, & sans doute aussi vous seriez fort fâchée qu'on en prît occasion de vous injurier, de vous mépriser & de vous rendre méprisable aux autres. Il vous seroit dur

que votre mari en agît ainsi à votre égard; n'en agissez donc pas de même au sien; & voilà cette maxime qu'on appelle triviale, tant elle est commune; rendez-la encore plus commune par votre pratique. Elle contient une verité de spéculation, que personne ne méconnoît, & elle exige une pratique que personne ne doit negliger.

Le silence est d'un grand secours, quand il

s'agit de prendre patience. Une femme qui se taît au milieu des bruits, tels qu'ils soient, que fait son mari contre-elle, le force enfin à se taire lui-même. Ses vehemences ne trouvant point de résistance, peuvent passer plus aisément ; parcequ'elle ne disant mot, il ne sçait plus que dire ; au lieu que si elle parloit, il auroit encore à répondre, & il s'ensuivroit un dialogue qui ayant com-

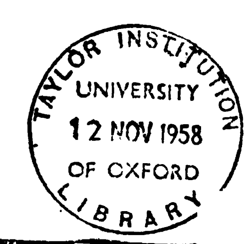
mencé par quelques mouvemens de colere, finiroit par des violences de fureur. Mais elle doit bien se donner de garde que dans le silence qu'elle observe, il n'y paroisse beaucoup plus de mépris que de patience; car ce mépris tiendroit lieu d'une injure, & seroit aussi insupportable.

Quand il arrive dans une famille de ces adversitez, dont tous ceux qui la composent se ressen-

tent, de ces afflictions qui ruinent les affaires communes, ou du moins qui leur apportent un grand dérangement; une femme eſt alors obligée de faire de grands efforts pour s'armer de patience à quelque prix que ce ſoit. La raiſon, c'eſt que pour peu que l'impatience s'empare de ſon eſprit, elle eſt en danger de s'y abandonner entierement, tant à cauſe de ces coups qui les frapent

également elle & son mari, que pour les autres occasions que celui-ci lui donne de s'impatienter, & dont j'ai rapporté ci-devant quelque détail. Qu'elle tâche donc de se résigner à ces malheurs communs ; ils lui seront moins pesans à elle-même, & par cette résignation elle donnera un exemple à son mari, qui l'en pourra soulager; de sorte que l'un & l'autre se consoleront mu-

tuellement, s'encourageront, & soutiendront plus tranquillement le poids dont ils sont chargez. Ces calamitez communes jettent dans une si mauvaise humeur, qu'on ne peut trop faire d'attention sur cet avis & apporter trop d'exactitude & de constance pour le suivre. Une femme dira peut-être, par exemple: Nous avons " perdu un procès con- " siderable par la négli- "



„ gence de mon mari ;
„ ou, ses facilitez l'ont
„ jetté dans cette mau-
„ vaise affaire ; ou, ses
„ plaisirs l'emportent à
„ de tels excès, qu'il n'a
„ point d'autres soins,
„ que de s'en procurer ;
„ ou, il se laisse duper
„ par je ne sçai combien
„ de Chevaliers d'indu-
„ strie, qui par leurs
„ complaisances pour
„ tout ce qu'il dit &
„ pour tout ce qu'il fait,
„ & par leurs attentions

prévenantes pour lui "
plaire, tirent de lui tout "
ce qu'ils souhaitent, "
& ne subsistent que par "
ses prodigalitez. Je ne "
dirai point là-dessus que ce mari n'a pas tort. Je ne dirai point non plus qu'il ne doive pas être douloureux à une femme d'être réduite dans ces extrémitez affligeantes par la faute d'un homme qui devroit s'occuper pardessus tout des moyens de conserver &

d'augmenter avec honneur le bien de sa famille. Mais je dirai à cette femme, qu'elle doit prendre patience, & ne le tourmenter pas jusqu'au point de le jetter dans le desespoir. Elle répondra peut-être que cela est facile à dire, & qu'il n'en coûte rien pour parler ainsi, mais qu'il n'en va pas de même de l'execution. Il est vrai que je parle facilement de la sorte, & d'autant plus

facilement, qu'il n'y a aucune raison qui m'engage à parler d'une autre maniere. Il est vrai encore qu'il ne m'en coûte rien; mais n'en coûtera-t-il rien à cette femme mécontente, si elle s'impatiente contre son mari, si elle le trouble, si elle ne lui donne point de repos, si elle lui fait continuellement des reproches sur l'adversité où il l'a jettée par sa mauvaise conduite? Voiciet

qui lui en coûtera. Son mari, pour se venger de ses invectives, ajoutera de nouveaux chagrins à ceux qu'il lui a donnez; parcequ'il s'imaginera, qu'en le fatiguant par ses impatiences, elle aura du moins autant de tort que lui. Elle lui troublera tellement l'esprit, qu'à peine s'en pourra-t-il servir pour rétablir ses affaires, s'il en prend le dessein; & elle & ses enfans lui deviendront si à

charge,

charge, qu'il ſera toujours ſur le point de les abandonner. Rappellez les réflexions que j'ai faites ci-devant, qui ont rapport à cette matiere, pour vous convaincre des deſordres qu'une femme cauſe dans ſa maiſon, quand pouſſée par ſes impatiences, elle perſecute trop ſon mari.

Preſque toutes les femmes font de grandes plaintes contre leurs belles-meres; c'eſt-à-di-

re, contre les meres de leurs maris, & ainsi, à les entendre parler, elles ont extrémement besoin de patience. A la verité, les belles-meres n'ont pas d'ordinaire tant d'attachement ni tant de tendresse pour leurs brus, que pour leurs gendres. Sçavoir pour quelle raison; c'est, je croi, ce qu'il seroit fort inutile de rechercher ici: Pour la trouver, on pourroit faire attention sur les sexes; remarquer,

par exemple, que deux personnes de même sexe s'accordent presque toujours moins, que, quand leurs sexes sont differens; mais il faudroit encore raisonner là-dessus, afin de connoître pourquoi cet accord & cette discordance arrivent. Laissons cette matiere à ceux qui sont curieux de faire de belles découvertes dans la Morale & dans la Physique, Il nous suffit d'avouer le

fait, je veux dire, que rarement les belles-meres & les brus s'accordent enſemble : ce n'eſt pas aux belles-meres que j'ai à parler ici ; c'eſt aux brus, ou plûtôt aux femmes qui ont des maris, pour leur donner des avis ſur ce qu'elles leur doivent. Vous avez une belle-mere, dont votre mari eſt le fils ? Selon vous, elle vous eſt ſi incommode, ſi onereuſe, qu'elle vous fait perdre patience. Hé bien, pour

retrouver cette patience que vous avez perdue, faites, je vous prie, ces réflexions. Votre mari doit à cette belle-mere obéissance & respect : apparemment vous n'en doutez point ; si vous en doutez, vous n'avez pas la moindre connoissance d'un des plus anciens devoirs imposez à l'homme, je veux dire, de ce dont les enfans sont obligez de s'acquiter envers leurs pere

& mere. Mais je ne puis me persuader que vous soyez dans cette ignorance ; c'est pourquoi je suppose en vous la connoissance de cette obligation, & je vous dis, que l'union étroite qui est entre vous & votre mari, vous impose à cet êgard les mêmes devoirs qu'à lui ; c'est-à-dire, que votre belle-mere est en droit d'exiger de vous du respect & de l'obéissance. Cela supposé, exa-

minons les sujets de vos plaintes : en voici quelques-uns, qui peut être en sont du nombre ; en tout cas, s'il y en a d'autres, ce que je dirai à propos de ceux-là, ne seront pas hors de propos pour ceux-ci.

Ma belle-mere radote. Voila le discours, ou plûtôt le refrein ordinaire des prétextes que les jeunes femmes prennent pour se plaindre de leurs belles-meres. Hé bien,

je veux qu'elle radote, c'est-à-dire, que l'âge a tellement affoibli son esprit, qu'elle raisonne quelquefois à faux ; ou qu'elle parle trop ; ou qu'elle répete trop souvent les mêmes choses ; ou qu'elle revient toujours au temps passé, pour en rapporter les usages, les histoires, & faire des récits fort prolixes des avantures qui lui sont arrivées, ausquelles elle croit que ceux

ceux qui l'écoutent, prennent autant de plaisir, qu'elle témoigne en prendre & qu'elle en prend effectivement. Faut-il vous impatienter pour cela contre cette bonne femme? ne devez-vous pas plutôt avoir de la compassion pour elle de la voir affoiblie de corps & desprit, de la voir reduite pour toute satisfaction & pour-tout divertissement, au ressouvenir de

quelques plaisirs, passez ausquelles elle a eu quelque part ? du moins permettez-lui ce petit amusement ; bien-loin d'y trouver à redire, contribuez vous-même à le lui procurer, en l'interrogeant & en lui faisant naître l'occasion de se recréer à si petits frais. Que vous coutera cette complaisance ? quelque quart d'heure, quelque demi-heure que vous employeriez

de temps en temps peut-être plus mal : car il est constant, qu'en vous conformant ainsi à son humeur, vous en tirerez des utilitez qui ne sont point à negliger. Sans compter celle de la paix que vous affermirez entre vous & elle par cette conduite, elle vous aimera, elle aura une complaisance reciproque pour vous, elle vous servira auprès de vôtre mari, quand vous aurez

ſujet de craindre ſes mécontentements, & que vous ſouhaiterez l'appaiſer; elle vous comblera de bienfaits, vous aidant en tout ce qui dépendra de ſon pouvoir. Tout cela ne vaut-il pas bien que vous l'écoutiez, quand elle parle, quand elle fait ce que vous appelez radoter? mais lorſque vous dites qu'*elle* radote, n'eſt-ce point que c'eſt paſſer dans votre eſprit pour radoter,

que de ne pas se conformer à vôtre humeur; de vous donner des avis sur l'irregularité de vôtre conduite, de vous marquer du chagrin quand vous vous écartez de vos devoirs; de souhaitter que vous ayez de l'attention sur vos enfans, pour les élever dans des sentiments de probité, d'honneur & de religion; de se plaindre de vos dépenses excessives pour le jeu,

pour les parures & pour d'autres superfluitez ; de vous prier de menager les apparences plus que vous ne faites ; de donner à votre domestique des exemples de pieté & de religion qui l'édifient, qui vous réveillent vous-même & qui vous garentissent de ces dissipations où le monde jette, quand on s'y abandonne avec excès ; où de vous faire des remontrances sur vos devotions mal-

entendues, qui dégoûtent plus de la pieté, qu'elles ne la persuadent? si vous prétendez que c'est là radoter, vous ne trouverez assûrément de votre opinion que de ces femmes qui regardent comme des rêveries les avis qu'on leur donne pour leur representer leurs devoirs. Que vous êtes à plaindre vous-même, quand vous vous plaignez pour de tels sujets! s'ils vous font per-

dre, la patience, c'eſt que vous avez abſolument perdu le deſſein de vous réformer & de devenir plus raiſonnable; & c'eſt alors qu'une belle-mere a bien beſoin de patience, pour voir ſans murmurer un tel dérangement, & ſi peu d'eſperance de le faire changer. Si elle s'impatiente de ſon côté auſſi-bien que vous vous impatientez du vôtre; laquelle, croyez-

vous, aura le plus de tort? prenez la sagesse pour en juger; écoutez sa decision, & sur-tout n'en appellez pas.

Ma belle-mere m'ennuye. Car quels plaisirs goute-t-on avec elle? aucun de ceux qui conviennent à mon âge. Dites plutôt elle m'ennuye; 1°. parceque ce n'est pas un homme. 2°. parcequ'elle est vieille. 3°. parceque je lui dois du respect & de la déferen-

ce. 4°, parcequ'elle ne veut faire ni parties de plaisir, ni aller à celles qu'on lui propose, & qu'alors je suis obligée de lui tenir compagnie. 5°, parcequ'elle ne chante, ni ne danse, ni ne rit aussi volontiers que moi. 6°. Parcequ'elle ne fait point d'assemblées de ces Petits-Maîtres, de ces jeunes gens semillans, avec qui il n'est pas permis à une femme comme moi de s'ennuyer. 7°.

Parcequ'elle ne va ni à Opera ni à Comedie, & qu'elle condamne celles qui ſe font une habitude d'y aller. 8°. Parceque ni Cours, ni Thuilleries, ni autres promenades, où l'on voit le beau monde en racourci, & où chacune prétend en faire une conſiderable partie, ne ſont point de ſon goût. 9°. Parcequ'elle eſt fort ſedentaire chez elle, fort appliquée à ſon ménage, fort peu curieu-

ſe ni de voir ni d'être vûe, & que tous ces exemples font de la confuſion à celles qui ne les ſuivent point. 10°. Enfin, parcequ'elle eſt ſage, prudente, reglée, pieuſe. Voilà aſſurément de grandes raiſons d'ennui, & qui font bien de l'honneur à celles qui en ſont ennuyées! Certes vous meriterez de paſſer pour une Héroïne de patience, ſi vous avez aſſez de force pour vous mettre

au-dessus de ces excessives tribulations ! Quoi ? souffrir patiemment la compagnie d'une femme pieuse, reglée, prudente, sage ! Y a-t-il rien qui soit plus digne d'admiration que ce courage ? Tâchez donc d'en venir à bout. Si vous ne voulez pas absolument imiter ce qui est raisonnable, du moins ne trouvez pas mauvais qu'il subsiste & qu'il se montre. N'est-il pas vrai que

vous ne vous attendiez pas que je donnerois cette tournure à votre ennui, & que vous vous allez peut-être imaginer que je me moque de vous? Je souhaite que vous ayez cette imagination; car ce sera une marque, que vous vous persuadez que c'est une chose risible d'entendre une femme se plaindre de la sagesse, de la pieté & d'autres excellentes vertus de sa belle-mere,

& de se mettre dans l'esprit qu'elle remportera une grande victoire sur elle-même, si elle peut se résoudre à vivre patiemment au milieu de toutes ces vertus. Raisonnez sur ce risible, & tâchez d'en tirer des conséquences sérieuses pour votre utilité.

Finissons cet article de la patience. Je l'ai commencé en remontrant, que pour qu'une femme puisse parvenir à

acquerir cette vertu, il faut qu'elle aime par-dessus tout la paix, & qu'elle ne la perde point de vûe. Je ne puis mieux finir, qu'en répétant le même avis : car en vain feroit-on de grands raisonnemens pour conseiller la patience, si l'on ne conseilloit pas aussi la paix ; puisque l'une ne peut subsister sans l'autre. Et ainsi, aimez toujours la paix; recherchez toujours la paix ; fuyez toujours

toujours les dangers où vous pouvez perdre la paix ; employez tous vos ſoins pour conſerver toujours la paix.

RELIGION.

TOut ce que je viens de dire pour engager les femmes à s'acquiter de ce qu'elles doivent à leurs maris, eſt inutile, ſi elles ont véritablement de la Religion ; c'eſt-à-dire, ſi elles croyent

qu'il y a un Dieu qui punit & qui récompense ; que leur âme ne mourra point ; qu'une vie éternelle les attend, qui sera pour elles heureuse, si elles remplissent leurs devoirs ; malheureuse, si elles négligent de s'en acquiter. Car il y a une si grande union entre ce que la Religion exige, & ce que demande l'état où Dieu nous a mis, que l'on ne doit point croire s'être acquité de toutes

ses obligations de celle-là, si l'on ne s'est aussi acquité des devoirs de celui-ci. Mais, à dire vrai, je croi que je ne puis me dispenser de remontrer à bien des femmes, qu'elles doivent avoir principalement de la Religion, parcequ'il me paroît que la plûpart de celles qui ont le plus de besoin des avis que j'ai donnez, montrent si peu de Religion, que j'ose dire qu'elles en ont

aussi un très grand besoin. Il ne m'est pas possible de me persuader que je me trompe : car comment avec une Religion qui ne tend qu'à regler l'esprit & le cœur, pourroient-elles être aussi dérangées qu'elles le sont? Comme je ne pourrois approfondir cette matiere sans tomber dans un détail odieux, je m'en tiendrai à dire en general, que plus une femme aura veritablement de la

Religion, moins son mari aura de sujets d'être mécontent de sa conduite. Je parle donc à une femme que je suppose n'avoir point de Religion, ou si elle en a, de n'en avoir que de legeres apparences, & je lui dis :

1°. Ayant de véritables sentimens de Religion, vous croirez un Dieu toujours présent à tout ce que vous pensez, à tout ce que vous dites, à tout ce que vous faites. Or vous jugerez bien

qu'il n'approuvera pas que vous ſongiez à déplaire à votre mari ; que vous teniez des diſcours qui l'irritent ; que vous faſſiez des actions qui le deshonorent. Avec ces ſentimens, vous ne croirez jamais être véritablement cachée dans toutes vos coupables démarches, quoique vous ayez aſſez d'adreſſes pour les dérober aux yeux des hommes. N'allez-vous point dire, avec ces airs que les libertines ſe don-

nent quand on leur parle de Religion, que je veux faire un Sermon ou un Catéchisme ? Non ; ce n'est pas mon dessein ; quoiqu'à parler franchément, je reconnoisse que vous en avez fort besoin. Mais je laisse ce soin à celui qui est chargé de diriger votre conscience, si tant est que vous ayez assez de celle-ci ; pour en vouloir bien faire matiere de direction. Je me contente donc de

vous dire que toute femme qui n'a point de Religion, ne remplissant ses devoirs que par consideration pour ce qu'on appelle respect humain, & n'étant par conséquent femme de bien, qu'autant qu'elle s'imagine être regardée des hommes, elle sera toujours disposée à donner dans le dereglement, aussi-tôt qu'elle se flatera que leurs yeux seront fermez sur sa conduite. Je vous

laisse à penser si un mari peut compter sur la vertu d'une épouse de ce caractere. Afin de vous convaincre de la nécessité de la Religion pour ranger une femme, obtenez de votre memoire qu'elle vous représente celles qui étoient déreglées & que vous avez connues; vous vous ressouviendrez que le défaut de Religion avoit produit leur desordre, ou qu'après être tombées

dans le desordre, elles avoient perdu leur Religion. Je le répete encore une fois; toute femme qui est sans Religion, est toujours prête à être sans vertu. Qu'il y a des maris qui entendent bien mal leurs interêts! c'est quand ne se souciant point que leurs femmes ayent de la Religion, ils veulent pourtant qu'elles leur soient constamment fideles. Apparemment c'est qu'ils s'atten-

dent qu'elles se piqueront tellement d'honneur là-dessus, qu'elles n'oseront faire aucune breche à la fidelité qu'elles leur doivent. Je donne avis à ces maris qui raisonnent de la sorte; que de même qu'en faisant de bonnes actions, on se procure de l'honneur, si on les montre; aussi lorsqu'on en fait de mauvaises, on croit ne perdre point l'honneur, si on les cache.

Ainsi ces femmes ne se souciant point des yeux de Dieu, parcequ'elles n'ont point de Religion, elles ne se croiront point deshonorées, pourvû qu'elles trompent les yeux des hommes. Voilà à quoi ces maris doivent s'attendre; qu'ils prennent donc leurs mesures là-dessus.

2°. Ayant de veritables sentimens de Religion, vous aurez de la raison, de la conscience,

de la sagesse, vous travaillerez à regler votre interieur, & à faire en sorte que votre exterieur ne scandalise point. Tout cela ne peut déplaire à votre mari, ou il faudroit qu'il n'eût lui-même ni Religion ni raison. Que dis-je ? Persuadez-vous bien que s'il étoit réduit dans cette extrémité, il seroit pourtant forcé de vous estimer, vous voyant si raisonnable. Il peut arriver par je ne

sçai quelle étrange bizarrerie, qu'il ne vous en donneroit pas des marques : mais interieurement il vous rendroit justice ; & enfin dans la suite, quand il seroit revenu à son bon sens, il vous témoigneroit la bonne opinion qu'il auroit de vous, & vous tiendroit compte de vos vertus. Avec la Religion vous agirez toujours à coup sûr pour lui plaire autant qu'il a droit de

l'exiger ; parce qu'elle vous apprend tout ce que vous lui devez, & qu'elle vous donne les moyens de vous en acquiter.

3°. Ayant de veritables ſentimens de Religion, vous aurez de bons principes ; & ce ſont ces bons principes qui manquent d'ordinaire aux femmes. Car la plûpart ne jugent & n'agiſſent que ſelon les impreſſions qui ſont faites ſur leur

cœur. Ce qui leur plaît passe toujours pour meriter de plaire. Elles ne raisonnent sur un objet, qu'autant qu'elles se passionnent pour ou contre lui ; qu'autant qu'il les touche agréablement ou desagréablement, & toujours selon que leurs sens en sont frapez. De là viennent ces comparaisons desavantageuses à leurs maris, qu'elles font d'eux avec les nouveaux venus qui les cajeolent,

qui les flatent plus qu'eux, & qui leur témoignent bien plus de complaisance. De là les plaisirs qu'elles prennent bien plus volontiers dans la vie turbulente du monde, que dans la vie sedentaire de leur maison; parceque celle-là les remue bien davantage, & qu'elle leur expose une certaine diversité qui ne les ennuye pas comme la vie unie qu'elles sont obligées de mener chez el-

les ; & de là aussi des suites qui allarment les maris, & qui produisent enfin souvent des divisions pour toujours.

4°. Ayant de veritables sentimens de Religion, vous vous appliquerez à vous bien connoître ; car elle demande particulierement que nous ne negligions rien pour parvenir à la connoissance de nous-mêmes, afin que découvrant ce qui nous man-

que pour notre perfecsion, nous travaillions sans cesse à l'acquerir; nous en avons d'autant plus de besoin, que souvent nous ne demeurons constamment dans nos défauts, que parcequ'ils ne nous sont point connus; en ce que l'amour propre les cache ou les déguise, & que personne n'ose nous en avertir. Une femme qui est dans cette ignorance, ne croit jamais avoir tort, quel-

ques ſujets qu'elle donne à ſon mari de ſe plaindre de ſa conduite. Si elle ſe connoiſſoit mieux, elle lui rendroit plus de juſtice, à moins que l'opiniâtreté ne s'emparât ſi fort de ſon eſprit, qu'elle ne fût pas capable d'avouer ſes fautes; & c'eſt encore ce que la Religion eſt capable de réprimer, par les ſentimens d'humilité qu'elle inſpire; parcequ'elle nous repreſente ſans ceſſe nos

foiblesses, nos fragilitez, notre mauvais penchant, & le peu de forces que nous avons pour nous retirer par nous-mêmes de nos imperfections, & pour nous relever de nos chûtes.

5°. Ayant de veritables sentimens de Religion, vous aurez de veritables sentimens d'honneur. Il y a, à la verité, des femmes qui ont levé le masque; qui, sans se soucier du qu'en dira-t-on, s'a-

bandonnent effrontément aux plus ſcandaleux déſordres, & qui même s'en font une infame gloire. A celles-là que dire, ſinon, que ne craignant ni Dieu ni les hommes, il ne leur reſte d'autre reſſource pour ſe tirer de leurs dereglemens, que de changer entierement d'eſprit, & de devenir tout-à-fait differentes d'elles-mêmes? mais il y en a d'autres, qui, au milieu de

leurs égaremens, ſont toujours jalouſes de leur réputation, qui ſe piquant de quelque honneur, tâchent de ménager ſi bien les apparences, qu'on les croye tout autres qu'elles ne ſont. Je ſuppoſe que vous ſoyez du nombre de celles-ci. Votre honneur vous eſt cher : eſt-ce à dire, que vous faites ſeulement un grand cas de l'eſtime des hommes? ſi cela eſt, vous ne ten-

dez qu'à un honneur apparent, la solidité n'y est point. Est-ce à dire que vous faites grand cas de la sagesse qui merite l'estime des hommes? Vous prenez le parti sûr, Car cette sagesse forme le veritable honneur des femmes, Or la Religion prêche continuellement cette sagesse, elle excite à la chercher, & la fait trouver. Sans une ardeur pour cette sagesse, vous n'aurez pas de veritables sentimens

sentimens d'honneur ; & sans le secours de la Religion, bien loin d'avoir de l'ardeur pour cette sagesse, il arrivera que même vous ne la connoîtrez pas ; enfin vous travaillerez bien plus à paroître sage, qu'à l'être en effet. C'est pourtant en l'étant en effet, qu'on court moins de risques de déplaire à son mari.

6°. Ayant de veritables sentimens de Religion, vous ne vous pas-

ſionnerez point pour la magnificence des habits, des emmeublemens, des équipages, ni pour le jeu, ni pour les ſpectacles, enfin pour aucun de ces objets qui ne ſont propres qu'à vous diſſiper & à vous diſtraire de vos devoirs. Pour peu que vous connoiſſiez votre Religion, vous n'ignorez pas qu'elle condamne toutes ces paſſions. Prenez-y bien garde, & vous trouverez, que vo-

tre mari est fort uni en cela de sentiment avec la Religion. Aussi, lorsqu'elle n'est pas obéie, ses interêts en souffrent-ils presque toujours.

7°. Ayant de veritables sentimens de Religion, vous deviendrez une mere de famille, toujours occupée de ce que vous devez à votre ménage, à vos enfans, & à vos domestiques; parceque vous serez persuadée, que ce qu'elle

exige principalement de vous, c'est que vous remplissiez exactement tous les devoirs de votre état; elle vous promet pour cela tous les secours qui vous sont nécessaires; elle veut même que vous préferiez vos exercices domestiques à certaines pratiques éclatantes de pieté, à certaines œuvres de surérogation, s'il arrive que vous ne puissiez vous acquiter de celles-ci, sans abandonner les

autres. C'eſt à quoi votre mari ſouſcrira d'autant plus volontiers, qu'il y trouvera du repos, de la confiance, du ſecours, & qu'il y aura moins de dommages à craindre, & plus d'avantages à eſperer.

Mais ayant ces veritables ſentimens de Religion, donnez-vous bien de garde de les pouſſer juſqu'à de telles extrémitez, que les ſcrupules vous tourmentent, que

ſes ſuperſtitions vous égarent, qu'un zele mal-entendu vous rende inſupportable. Rarement a-t-on du repos avec les femmes qui tombent dans ces excès. Elles ne donnent point de repos aux autres, parcequ'elles n'en ont pas elles-mêmes. Elles groſſiſſent les devoirs ; elles les multiplient ; elles ſe mettent, pour ainſi dire, en la place de la Religion, ou r faire de leur propre

autorité, des institutions qu'elles veulent qu'on observe avec du moins autant d'éxactitude, que celles qui sont les plus légitimement établies. Si l'on y manque, mari, enfans, domestiques, tous se ressentent de la mauvaise humeur de ces femmes indiscretement zelées, personne n'en obtient pardon. Elles prennent la pieté pour les autoriser dans cette conduite; il ne leur en faut

pas davantage pour leur faire croire, qu'elles sont en droit, d'inquiéter, de troubler, de tourmenter, pourvû que ce soit pieusement.

Je borne à ceci ce que j'avois à dire aux femmes, par rapport à la Religion, pour les exciter à bien vivre avec leurs maris; & parceque la Religion est le dernier article que je m'étois proposé d'expliquer pour leur inspirer ce devoir

général, & que j'ai promis que je traiterois le tout succinctement; en voila, ce me semble, assez pour l'execution de mon projet. Chacune peut allonger selon son goût, & selon l'experience qu'elle a par elle-même ou par les autres, toutes les réflexions qu'on vient de lire: Si l'on trouve qu'elles ne soient pas assez étendues, pour produire autant d'utilité que j'en ai eu en vûe en

les donnant; peut-être suffiront-elles pour celles, qui, souhaitant de bonne foi satisfaire à tout ce que demande leur état, entendent à demi-mot, quand on leur donne des avis pour leur représenter leurs devoirs. En tout cas, j'espere que la lecture de cet Ouvrage ne les fatiguera pas par sa longueur.

F I N.







